FRANS FISCHER

L'ENFER DE BREENDONCK

SOUVENIRS VÉCUS

Digitized by Project Zikaron
Touro University-NY Libraries
www.zikaron.tourolib.org
2025

EDITIONS LABOR
Rue Royale, 102 • Bruxelles

PREAMBULE

Je suis un forçat libéré.

Je n'éprouve à le confesser ni fierté, ni vergogne.

Pour la simple raison que, pendant toute la durée de ma captivité — quatre mois qui me semblèrent être des décades — je n'ai jamais su pourquoi l'on m'avait privé de ma liberté. Pas même une minute d'interrogatoire, un soupçon d'enquête. Lorsque, après des semaines d'espérance en une procédure quelconque d'instruction, j'acquis la conviction que l'on m'avait tout simplement jeté dans une oubliette ou séquestré sans délai, comme au bon vieux temps des lettres de cachet, je perdis une dernière illusion de mon âme trop candide : je n'étais même pas coffré au titre de héros patriotique de la résistance et de la délivrance, puisqu'aucun acte idoine à ce devoir de tout Belge pendant l'occupation teutonne n'avait pu être découvert ni révélé à ma charge.

En sorte qu'à la distance qui me sépare de ces très vilains jours de souffrance j'en suis toujours à me demander pourquoi j'ai été

arrêté et pourquoi l'on me rendit la clé des champs.

Sans doute, la philosophie nous enseigne qu'à vouloir trop rechercher le pourquoi des choses, en suivant les voies tracées par l'imagination, l'illusion, l'autosuggestion, on risque de se perdre dans le monde des idées arides et des pensées stériles.

Et alors, pourquoi appeler des lecteurs, que j'ai la prétention de souhaiter nombreux, à témoins de mes perplexités?

Au lieu de prendre tout simplement et modestement rang dans la file interminable de tous ceux qui, à travers les siècles, ont payé de leur liberté les soupçons de ceux qui jugeaient que le meilleur moyen de se débarrasser de leurs semblables gênants était encore de les boucler, sous verrous et chaînons bien solides?...

A vouloir trop insister publiquement sur la dureté et la cruauté de pareil sort, on s'expose tout de même au reproche de tirer orgueil et fatuité de ses petits malheurs propres et à se ranger trop facilement dans la cohue des martyrs inutiles, pour ne pas dire des martyrs ridicules.

Mais alors, pourquoi ce livre?

Parce que l'idée du pouvoir dictatorial, absolu, totalitaire et sans contrôle, n'aura

peut-être pas cessé de hanter les esprits désaxés, irrésolus, ou simplement guidés par leur égoïsme social, quand bien même la catastrophique alerte de la guerre mondiale, déchaînée par l'agresseur hitlérien, aurait définitivement mis l'humanité en garde contre ce retour bestial aux despotismes abhorrés par les peuples civilisés.

Mettre nos semblables en garde contre les retours de flamme de ces foyers de barbarie est une tâche d'éducation civique et sociale à laquelle l'apport exemplatif des horreurs systématiquement organisées par ces régimes de dictateurs est nécessaire.

Ces régimes ne tiennent debout que par l'armature d'organes d'espionnage, de délation, de violences policières, de détentions arbitraires et de châtiments corporels.

C'est donc au titre d'illustration symbolique d'un régime d'oppression, de violence et de tyrannie que j'ai entrepris d'écrire ce récit, intégralement vécu.

C'est beaucoup plus œuvre de préservation et de défense sociale que j'ai voulu écrire qu'œuvre de rancune vengeresse et de haine inapaisée, sentiments inférieurs, que, ma vie durant, je me suis efforcé de bannir de mon cœur.

C'est aussi un modeste, mais sincère effort

de contribution à la vérité historique sur ce crime abominable de lèse-humanité que fut l'occupation teutonique en Belgique.

Matteotti, l'une des victimes illustres du régime fasciste, dont l'hitlérisme fut l'infernale amplification, s'écriait, peu de temps avant qu'au nom des lois de la jungle il eût été lâchement immolé : « C'est lorsqu'on a perdu la liberté que l'on en connaît le prix... »

Au bagne de Breendonck, où se situent les récits que l'on va lire, j'eus plus d'une fois, comme compagnons de chaîne des travaux forcés, de pauvres diables partageant mon sort affreux, mais qui, eux du moins, connaissaient le prétexte scélérat qui les avait amenés là. On justifiait leur détention en les comparant à ces nationaux d'un pays contre lequel on est entré en guerre et que l'on claustre dans des camps de concentration, pour éviter qu'ils servent l'ennemi sur place. Puisqu'ils se réclamaient du communisme, ils devaient nécessairement appartenir à ces fameuses cinquièmes colonnes destinées à attaquer les armées dans le dos.

Assimilation arbitraire et odieuse qui, aux yeux de nos envahisseurs, justifiait contre ces innocents, ces civils non combattants, non seulement la privation indéterminée de la

liberté, mais un régime de sévices, d'extermination lâche et hypocrite par d'insupportables prestations aux travaux les plus lourds, par la dénutrition, la propagation des maladies devant mener au tombeau ceux que l'on n'avait — pas encore — le courage de massacrer en bloc.

Je n'ai évidemment pu relever, dans cette narration de ce que mes yeux ont vu, la totalité de ces attentats prémédités contre la vie humaine. Il y eut du reste, à Breendonck, des alternances de périodes de cruauté totale suivies de quelques trèves où, pour des raisons que nul ne pouvait déterminer, le régime s'adoucissait quelque peu, sans perdre jamais son caractère d'incarcération dure et barbare infligée à des hommes coupables d'aimer leur pays et de ne pas se prosterner devant l'abominable idéologie hitlérienne.

Ces récits, je les ai recueillis, gravés dans ma mémoire, pour être reproduits, sans aucune exagération, recherche d'apitoyement ou de sensations.

Aux pires moments de cette captivité et de ces souffrances, je n'ai jamais songé à comparer mes plaintes à celles qui montent vers le ciel pour lui crier vengeance, s'élevant des mères qui ont perdu un fils dans la tuerie, des hommes qui voyaient leurs foyers

détruits, écrasés, pulvérisés par les bombes, des blessés dont la chair a été meurtrie, déchiquetée ou brûlée. Un sentiment de pudeur me retient de mettre mes lésions corporelles et morales sur le même plan de la souffrance humaine.

Pas plus que je n'entends encourir le reproche d'avoir forcé la note, le relief et la couleur dans ces tableautins de la vie au bagne de Breendonck, que mon vieil ami et compagnon de captivité, le talentueux dessinateur Jacques Ockx, propose de dénommer le « Musée des Horreurs ».

Si j'avais versé dans l'exagération, ils sont là des centaines, pour ne pas dire des milliers de détenus, et non des moindres — puisqu'il y avait dans le nombre d'anciens ministres, des magistrats, des officiers, des professeurs, des parlementaires, des ecclésiastiques — qui me prieraient de « restreindre ».

La réalité de ces visions de souffrance, de tragédie et d'horreur doit parler avec assez de pathétique éloquence.

J'ai la faiblesse de croire que tous mes compagnons d'infortune, à l'épouvantable épreuve endurée par eux, ont senti naître leur aversion pour tout ce qui se réclame de la dictature et des pouvoirs totalitaires.

J'ai, en tous les cas, la prétention de croire que ceux-là qui vont me lire comprendront le sens de cette par trop édifiante leçon.

Et qu'ils prononceront contre ces régimes cette condamnation qui ne doit atteindre personne parmi leurs semblables, mais libérer les hommes, tous les hommes, des chaînes qui les ligottent et que d'aucuns, par une effroyable aberration, avaient eux-mêmes forgées.

CAPTURÉ

Fin juin 1941.

La grande guerre européenne vient d'entrer dans sa troisième phase. Rompant le pacte de non-agression qui le liait à la République des Soviets, acte diplomatique et stratégique qui lui avait permis de garantir son flanc à l'Est et de jeter le gros de ses forces combattantes dans la guerre-éclair de l'Ouest, le Reich hitlérien ouvre brusquement les hostilités contre la Russie rouge.

Aussitôt sa police d'Etat décide d'interner tous les ressortissants de l'ancien Empire moscovite, établis sur son territoire et dans les pays que l'armée allemande occupe. Procédé inhumain qui prend pour excuse le besoin de protection de ses propres troupes contre ces cinquièmes colonnes dont l'Allemagne du Führer connaît si bien la précieuse utilisation.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'importante colonie russe fixée en Belgique. Tout au plus les « Russes blancs », émigrés après l'instau-

ration du régime soviétique, ont-ils remplacé les évadés des bagnes du tsarisme et les conspirateurs en chambre qui avaient cherché, avant 1914, un refuge dans la libre et hospitalière Belgique.

Mais la Gestapo a l'imagination romanesque. Elle tient pour acquis que les communistes belges et les « sympathisants » du bolchévisme situent leur patrie à Moscou et qu'ils sont capables de tirer dans le dos de la formidable armée qui occupe le territoire belge.

Et l'on procède aussitôt à des rafles massives de communistes et de ceux que des délations ou des suspicions confondent avec eux. En sorte que la prison de Saint-Gilles à Bruxelles se trouve encombrée et surpeuplée de détenus suspects, entassés à raison de trois, voire de cinq par cellule.

Ces arrestations en bloc, provoquées par des saisies de listes d'adhérents ou de sympathisants, mais surtout par des dénonciations, la plupart anonymes, se poursuivirent pendant toute une semaine.

J'en fus le témoin, non pas indifférent, mais forcément passif puisque, dans l'immense geôle que constituait notre malheureux pays envahi et opprimé, régnait le régime des bouches cousues.

Un silence obligé dont je ne m'étais pas départi — l'autorité allemande ayant subordonné la rentrée des parlementaires en Belgique à la défense totale, sous peine de sanctions allant jusqu'à la mort — de toute action publique.

Au surplus, mes convictions profondes de socialiste qualifié « réformiste », de socialiste de droite, comme me traitent injustement les extrémistes de tout bord, m'avaient, avant la guerre, poussé à la pointe du combat contre les apologistes de la dictature, les noyauteurs et les zélateurs de la division des forces ouvrières.

Et si j'avais eu la possibilité de juger publiquement l'agression déloyale de l'Allemagne contre la grande puissance à laquelle elle se trouvait liée par le pacte de non-agression de fin août 1939, je n'aurais eu qu'à plaindre la République des Soviets d'avoir eu foi dans la parole écrite d'Hitler.

J'avais donc le droit de me croire en dehors de cette bagarre. Aussi, grande fut ma surprise quand, vers la fin de cette semaine de terreur blanche, des agents de la Gestapo vinrent me cueillir à l'aube, au saut du lit, pour ce qu'ils prétendaient être une simple formalité d'information dont je n'avais pas à m'inquiéter.

Subterfuge indigne. Quand, croisant l'Avenue Louise, où se trouvaient les bureaux de la Gestapo, l'auto grise où l'on m'avait jeté se dirigea vers la prison de Saint-Gilles, j'étais fixé. Dans la voiture qui nous emportait gisait, affolé, terrorisé, les yeux exorbités par la peur, un adolescent infirme, à la hanche déboitée et qui, en m'entendant parler l'allemand avec les policiers qui nous emmenaient, me prit pour un de leurs comparses. Il demeura muet quand je l'interrogeai sur les motifs de son arrestation et se blottit, méfiant, dans le fond de la limousine. J'ai appris, par la suite, que le pauvret, que j'ai retrouvé au bagne de Breendonck, avait commis le crime d'être le frère cadet d'un jeune homme qui, peu avant la guerre, avait rencontré des communistes dans une organisation antifasciste.

L'auto stoppa devant le porche du donjon servant de bâtiment d'entrée de la maison de force. J'étais capturé. Au lieu d'une simple comparution de témoin devant un juge enquêteur, je me voyais coffré, bouclé, voué à une détention que j'avais l'illusion de croire préventive et de courte durée.

A vrai dire, je n'étais pas trop impressionné par le décor du drame que j'allais vivre. J'étais presque familier de cette maison

d'accueil rogue et rébarbatif. Hélas, hélas, qu'allez-vous penser? Ce n'était qu'au titre de membre du Conseil supérieur des Prisons que j'avais fait connaissance avec ce que le populaire de Bruxelles appelle le « château des cent mille briques ».

Mais n'anticipons pas sur les drames que nous réservait l'avenir.

Notre prison était encombrée, surpeuplée, et à chaque heure du jour, de nouveaux convois de détenus étaient amenés qui venaient augmenter l'effectif des pensionnaires. Il en résultait parfois des promiscuités déplaisantes, des compagnonnages avec des personnages faisandés. Car les détenus politiques et ceux de droit commun étaient mélangés, sans aucun souci du degré d'éducation, de différence de milieu, ni de prévention de délinquence.

Je n'eus pas trop à me plaindre de mes compagnons de geôle, bien au contraire. Le premier, un restaurateur italien impliqué dans on ne sait quelle affaire d'approvisionnement ou de marché noir, avec l'insouciance de l'homme qui, en raison de sa nationalité, se sentait protégé du dehors, se trouvait pourvu en abondance d'une riche provende alimentaire qu'il partageait généreusement avec ses frères d'infortune. L'autre, ancien

agent de la Sûreté publique, connaissait comme pas un les règlements, us et coutumes des maisons cellulaires qu'il avait remplies de tant de délinquants. Et il nous initia bien vite à toutes les pratiques, procédés et trucs employés traditionnellement par les détenus pour rompre l'isolement forcé, communiquer entre eux et se rendre de menus services. J'appris de la sorte à « passer l'heure » à mes voisins de cellule, par le truchement d'une sorte d'alphabet morse consistant à frapper des coups conventionnels sur la tuyauterie du chauffage central. Ou bien encore, à trouver des prétextes pour ralentir le pas dans les promenades forcées au préau, afin de cogner le prisonnier qui nous suivait pour échanger quelques mots à voix basse, se passer des cigarettes, un livre ou un aliment supplémentaire.

Aussi bien, quand je fus introduit dans les couloirs fermés par des grilles verrouillées qui rayonnent autour du pavillon central de la prison, je cueillis au passage les salutations discrètes et apitoyées des gardiens belges, encore admis à entretenir les locaux, mais dépourvus de toute autorité dans cette maison de force aux mains de la soldatesque allemande.

Tout à coup, après avoir subi un premier

interrogatoire d'identité, je découvris, non sans étonnement, qu'un homme, appelé à tout hasard pour me prêter ses offices — d'ailleurs inutiles — d'interprète, n'était autre qu'un de mes jeunes amis et confrères de la Presse bruxelloise, Lionel Bertelson, rédacteur à l' « Agence Télégraphique Belga ». Il était, lui aussi, détenu, mais à la faveur de la connaissance de la langue allemande, avait obtenu de pouvoir travailler avec l'illusion de la liberté, de circuler un peu librement dans les couloirs de notre bloc, sans être emmuré le jour dans l'étouffoir d'une étroite cellule. En m'apercevant il eut un soubresaut de surprise :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? Pourquoi t'a-t-on arrêté?

Une question que je devais me poser, en vain, pendant les quatre mois que dura ma captivité.

Comme je lui répondais que je n'en savais rien du tout, il alla, avec prudence, s'informer au greffe. Pour revenir avec un visage épanoui en un large rire confiant et optimiste et me dire :

— Allons! Allons! ne t'en fais pas. C'est évidemment une erreur que tu dissiperas à ton premier interrogatoire. Le tout est d'être interrogé au plus tôt, car tu n'auras aucune

peine à démontrer que tu n'es pas communiste.

Je passai de la sorte toute une semaine à attendre une libération que, fort de mon innocence totale, je jugeais inévitable. Le moins qui pouvait m'arriver était une comparution à l'instruction qui devait se terminer par une libération immédiate.

— Avec excuses à la clé, ajoutait mon compagnon, ex-agent de la Sûreté, qui prétendait s'y connaître.

Aussi ne fus-je pas trop étonné quand le soldat-geôlier qui vint me réclamer m'ordonna d'emporter avec moi tout mon petit avoir, c'est-à-dire mon linge, mes vêtements et le petit colis de vivres que je venais précisément de recevoir du dehors.

Tout joyeux, je fis prestement mon baluchon et, prenant congé de mes compagnons de cellule, je les priai de conserver ma petite provision alimentaire. Mais ils ne voulurent rien accepter, me disant que cette petite provision de bouche était précieuse, en ce moment ou tout était hors-prix et qu'elle me viendrait bien à point pour me refaire des forces après une huitaine de bloc et de son régime de diète.

Je cédai à leurs instances et bien m'en prit. Car pour les premiers jours de la vie atroce

qui m'attendait et dont je n'avais aucune idée, j'allais être pourvu d'un viatique providentiel au camp de la famine.

Mais j'étais bien loin de prévoir ce destin, d'autant que les longues formalités que je dus subir au greffe de la prison avaient tout l'air de ressembler à une salutaire levée d'écrou.

Mon illusion ne dura guère.

En effet on me parqua dans un long couloir où je trouvai une vingtaine de détenus, habillés et équipés comme s'ils partaient pour un long voyage et qui, tous, arboraient des mines consternées.

J'appris par l'un d'eux que nous allions être transférés dans un camp de concentration. Mais quelle destination nous était réservée? L'Allemagne? L'Asile pénitentier de Merxplas, géré par un personnel belge dont on disait grand bien, à raison du confort relatif des locaux, de la douceur relative du traitement et de la possibilité du travail au grand air? Ou bien l'affreux fort désaffecté de Breendonck dont l'évocation faisait frissonner ceux qui, vaguement, en avaient entendu parler? A commencer par nos gardiens allemands eux-mêmes. Notamment un brave homme de sous-officier autrichien, restaurateur viennois dans le civil et qui, socialiste comme moi, m'avait furtivement, lorsque

nous étions en tête-à-tête, témoigné pitié et bienveillance.

Au moment de quitter la prison, il vint à moi, le visage bouleversé, il me saisit dans un coin d'ombre, le regard humide et, me serrant affectueusement les mains, me dit à voix basse :

— Allons! courage, compagnon, car vous ne savez pas ce qui vous attend.

Je ne devais l'apprendre que trop tôt.

L'ENFER

Sortir d'une prison doit paraître au commun des mortels comme la plus étourdissante des béatitudes.

On voudra bien me croire quand j'affirme que ce n'était pas là — oh! mais là, pas du tout — l'impression ressentie par les deux douzaines de prisonniers avec qui je formais équipe et que des soldats bourrus et brutaux entassaient à coups de crosse et de botte dans un vaste camion automobile.

Serrés les uns contre les autres sur les étroites banquettes, enveloppés d'obscurité, privés d'air, écrasés de stupeur et de consternation, nous nous sentions emportés aux heurts des secousses et des cahots, vers un destin inconnu, mais qui ne pouvait être qu'affres et souffrances nouvelles.

Il fallut la croix et la bannière, c'est-à-dire des supplications en allemand approximatif, pour obtenir d'un sergent d'apparence un peu humaine que l'on soulevât quelque peu un pan de la bâche qui nous privait d'air et de lumière et nous retranchait du monde visible.

Lumière d'une radieuse après-midi enso-

leillée qui nous permit de redécouvrir des coins connus de la cité, de chercher parmi les passants affairés, mais libres d'aller et de venir, dans la Belgique captive, des visages connus.

L'auto nous fit traverser la banlieue de l'Ouest. Après en être sortis, nous nous rendîmes compte que nous suivions la nouvelle autostrade Bruxelles-Anvers. L'été éphémère de cet an de disgrâce 1941 déployait sa splendeur sur la diaprure des champs, des prés et des bosquets. Mais la magie de cette apothéose estivale ne parvenait pas à nous exalter. Une perplexité cruelle, une angoisse mortelle pesaient sur notre âme. Où allions nous? Où nous menait-on? Vers l'oasis de Merxplas dont on nous avait vanté le confort, ou vers le bagne de Breendonck sur lequel il courait des histoires terrifiantes.

Nous fûmes bientôt fixés, quand notre prison ambulante quitta l'autostrade pour s'engager à droite sur une route de traverse. Notre sort était réglé. Nous allions être incarcérés au fort déclassé de Breendonck.

Derrière sa ceinture de fils barbelés et son large fossé de ronde, cet ouvrage militaire nous apparut dans sa sinistre laideur. Précédé d'un porche décoratif, s'ouvrant dans les hauts talus qui alors ceinturaient la forte-

resse, un long et obscur tunnel trouait l'enceinte que coiffaient des coupoles d'acier. Ce couloir aboutissait à une large cour rectangulaire bordée de constructions vétustes, lépreuses, lézardées, gardant les traces des bombardements de l'autre guerre.

Mais on ne nous laissa guère le temps de découvrir les lieux. Poussés, ou plutôt jetés hors du véhicule qui vomissait sa cargaison de prisonniers sur le pavé de la cour, nous fûmes empoignés et placés à large distance les uns des autres, collés le nez contre les murs recouverts de ciment craquelé. Avec défense totale, sous peine de coups de crosse sur les pieds ou dans le dos, de bouger d'une semelle, d'étendre la main dont le petit doigt devait rester figé à la couture du pantalon, de détourner la tête, d'articuler une parole, de pousser un soupir.

Le tout signifié sur un ton péremptoire et brutal en langue allemande, exclusivement. Tant pis pour qui ne comprenait pas, car alors le sens de ces ordres était expliqué par une grêle de gifles, de coups de pied et de coups de poing.

N'allez pas croire que la consigne de ce mutisme total nous introduisait dans le royaume du silence. Un tapage ininterrompu de vociférations, d'injures, de commande-

ments rauques et inarticulés couvrait à peine les échos des gémissements et le bruit mat des coups de matraques rebondissant sur le corps des infortunés que nous ne pouvions voir, mais dont nous devinions la présence.

A dix pas de moi, je perçus cependant la voix d'un compagnon de malheur qui avait émis ce commentaire : « Nous voilà dans l'empire de la schlague. » Un retentissant soufflet, sec et net comme une détonation de mousqueton, vint lui confirmer, sur la joue, ce commentaire juste et précis.

Il m'était arrivé, dans ma vie de potache, un peu rétif aux disciplines scolaires, d'être mis au mur pour une peccadille. C'était une humiliation bien plus qu'une punition corporelle, et elle ne dépassait jamais plus d'un quart d'heure. Mais ici, cette longue, muette, et immobile station verticale se prolongeant pendant une heure et demie, sous un soleil de feu, devint un véritable supplice. La tête alourdie par des pensées chagrines, le corps engourdi et fiévreux, j'éprouvais une impression d'anéantissement total de mon être. Plus une seule idée ne flottait dans ma pauvre cervelle que semblait broyer, avec un bruit rauque et lancinant, une machine perforatrice, s'attaquant en vain, à quelques pas de moi, aux blocs de béton de la fortification.

J'avais perdu toute notion du temps, des gens et des choses qui m'entouraient. Ecrasé, hébété, je fixais des yeux la muraille crépie contre laquelle on m'avait collé, m'efforçant de découvrir ou plutôt d'imaginer des dessins géométriques dans les boursouflures de l'enduit de ciment de cette paroi de tombeau.

Soudain, j'observai qu'un soupçon de vie passait sur l'inerte muraille. C'était une pauvre petite bestiole grise — termite ou cloporte — qui s'efforçait de se dégager du minuscule cratère de l'une de ces boursouflures. Et comme un rais de soleil illuminait soudain la muraille, je vis tout à coup la grise bestiole se transformer en un joyau vivant captant la lumière dans son corps devenu transparent et le faisant rutiler des feux du rubis, de l'émeraude et de la topaze.

Un entomologiste m'eût sans doute appris que cette soudaine transformation d'une larve grise en une sorte d'étincelant colibri la préparait aux joies nuptiales. Je ne découvris pas la partenaire de cette bête galante. Mais cette apparition me fit songer que la bestiole fêtait son hymen et rappelait ainsi, au milieu de la brutalité et de la férocité humaines, la pérennité de la loi universelle d'amour, de l'amour plus fort que la haine...

— Etes vous juif?

C'est par cette interrogation que la voix impérieuse et sèche d'un sergent me tira de mes rêveries philosophiques.

L'homme se méprit sans doute sur le ton énervé et agacé sur lequel je lui répondis négativement. Car il se contenta de ma dénégation qu'il prit, dans son délire anti-sémitique, pour un tressaut d'indignation et n'insista plus.

Je dus apprendre par la suite qu'on allait me coudre dans le dos un ruban blanc qui me rangeait parmi les aryens, et devait me distinguer des enfants d'Israël, marqués et stigmatisés, eux, d'un insigne jaune canari.

En pénétrant dans le fort par le lugubre tunnel obscur, un de mes compagnons que hantaient des réminiscences littéraires s'était écrié : « Ici, perdez toute espérance. » Nous étions en effet entrés en enfer. Et, quand on me permit de me retourner, je vis, hurlant et gesticulant, les yeux enflammés de colère, un groupe d'officiers accablant les prisonniers au passage de vociférations, d'injures et de menaces. Je compris que j'avais devant moi les démons qui allaient nous mettre à la torture.

LE FORÇAT 196

Quand on me permit de me retourner et de me détacher du mur, je considérai avec une curiosité anxieuse le lieu terrifiant où l'on se proposait — je ne sais pour combien de temps — de me retrancher de la vie des hommes libres.

Je n'avais guère en ce moment l'idée de prospecter ma prison, d'en découvrir la topographie, la construction et l'aménagement.

Mais pour l'intelligence des récits qui vont suivre, il convient cependant de dresser un état des lieux.

Je crois déjà l'avoir dit : le fort de Breendonck, ouvrage avancé de l'enceinte militaire d'Anvers, est un bastion désaffecté qui a essuyé les rafales d'artillerie de l'autre guerre. Entouré d'un très large fossé de ronde, il se trouve en quelque sorte enchâssé dans une colline artificielle constituée par des glacis et des talus gazonnés. La crête de cette colline est parcourue par des chemins de ronde que jalonnent de distance en distance des coupoles d'acier qui jadis protégeaient les canons de forteresse. Le bâtiment principal

est littéralement enterré dans son enceinte gazonnée et n'a d'autre accès vers l'extérieur qu'un tunnel aboutissant à un pont de fer enjambant la pièce d'eau qui ceinture l'ouvrage militaire.

A qui pénètre dans le fort, il offre la vue d'un large bâtiment, constitué par des casemates, aux fenêtres dissimulées derrière d'épaisses grilles de fer. Ces casemates servaient jadis de chambrées à la petite garnison du fort, et ses plafonds en plein cintre laissaient en toute saison suinter l'humidité des terres qui les enrobaient. C'étaient pour les troupiers de jadis, et pour nous aussi, hélas, de véritables pièges à rhumatismes, bronchites et pneumonies. Même au cœur de l'été, on était obligé d'y allumer du feu quand l'humeur capricieuse du garde-chiourme ne s'y opposait point. Cette insigne faveur obtenue, les prisonniers n'avaient pour se chauffer qu'à se débrouiller comme ils le pouvaient, en chapardant de ci de là des morceaux de bois traînant dans les dépôts, où quelques blocs de charbon du cuistot qui faisait sa popote en plein air sur les fourneaux des cuisines de campagne.

Les chambrées étaient au nombre de dix, réparties en deux groupes de cinq locaux.

Le premier bloc était réservé aux Juifs; le

deuxième aux prisonniers présumés aryens. Disons tout de suite que, pendant les longues heures de travail forcé, Juifs et non sémites étaient inféodés aux mêmes tâches ou, pour mieux dire, voués au même esclavage.

Dans le bâtiment central jouxtant ses deux ailes, se trouvait installé le corps de garde, ainsi qu'un local sombre et mystérieux devant lequel personne ne pouvait s'arrêter. Mais l'on passait devant avec un petit serrement de cœur, car là se trouvaient les chambres de torture d'où parfois s'échappaient de lamentables gémissements couverts par les jurons de la soldatesque.

Face aux casemates, dans un bâtiment encadrant le tunnel, étaient installés les dortoirs des sous-officiers, — les officiers séjournant dans les villas voisines, — leur mess, pompeusement dénommé « casino », et le vestiaire où l'on entassait pêle-mêle dans des sacs les vêtements civils des détenus. Car tous devaient revêtir l'uniforme des bagnards, des culottes rapiécées et de vieilles tuniques enlevées aux prisonniers de l'armée belge.

Face aux chambrées, et sous le nez des pauvres reclus, d'infâmes cloaques, à raison de huit latrines pour trois cents prisonniers, libéraient leurs pestilences. Il est vrai que nos bourreaux ne s'en montraient pas trop

dégoûtés, puisqu'à côté de ces latrines malodorantes ils avaient fait ériger une baraque de bois abritant leur bureau.

Et maintenant que le décor est planté, revenons aux acteurs du drame. Un drame aux épisodes multiples, à en juger par les gémissements, les lamentations, les cris de désespoir et de souffrance des victimes, appuyés par la basse de commandements brutaux, d'injures et d'ordres impératifs, adoptant le ton continu de la vociférération.

Car ici l' « engueulade » était le mode normal de la conversation. Les officiers criaient à la face des sous-offs, et ceux-ci passaient ces consignes hurlées aux simples soldats. On peut représenter comment cette cascade de gros mots rebondissait, en fin de compte, sur les bêtes de somme que nous étions tous. Dans ce concert d'apostrophes brutales, il fallait se retrouver, ce qui n'était guère aisé, puisque tout se passait en allemand de caserne. Tant pis pour qui ne comprenait pas, car un ordre non exécuté, parce qu'il n'avait pas été compris, attirait sur la tête du malheureux détenu des punitions qui le laissaient plus éberlué encore qu'indigné.

C'est au bruit de ce tapage infernal que je fus mené devant une sorte de tribunal installé en plein vent.

Après un premier interrogatoire d'identité, on fouilla et vida mes poches et mon baluchon de tout leur contenu : mon portefeuille et mon porte-monnaie, dont les espèces me furent cependant restituées à ma libération, et mon colis de vivres que l'on m'admit à emporter dans ma casemate. Mais inutile de dire que ma provision de tabac, mon stylo, mon canif, mon rasoir mécanique et quelques autres menus objets de toilette disparurent, sans esprit de retour.

Puis l'on me dévêtit jusqu'à l'épiderme sans que cette tenue de Phryné devant ses juges impressionât autrement les spectateurs de cette initiation au nudisme intégral.

Pour ma part, je n'avais pas encore à rougir d'une anatomie que les restrictions alimentaires et le dur travail de forçat allaient rapidement acheminer vers la silhouette squelettique. Pour que le nudisme fût complet, on me rasa la tête à la tondeuse, me gratifiant de la plus complète surface de chauve...

Puis, on m'affligea de la défroque militaire, uniforme du bagne, et l'on me coiffa d'un minuscule bonnet de police, posé d'une manière comique sur le côté droit de mon crâne plutôt rond et développé. Enfin, on me chaussa de lourds godillots à l'empeigne gon-

dolante et lacés à la diable par de grosses cordes de paille tressées.

Attifé de la sorte, je devais avoir, comme on dit vulgairement, une drôle de touche, mais la chose ne prêtait pas à rire. Il me suffit de regarder mes pauvres compagnons d'infortune circulant silencieusement dans la cour et que leur maigreur d'affamés faisait flotter dans leur défroque, pour comprendre qu'il n'y avait vraiment pas de quoi rire ni même de quoi me révolter. Je l'appris tout de suite à mes dépens. Le sous-officier qui présidait à mon équipement crut spirituel de me dire : « Ne faites donc pas le dégoûté, on vous habille de loques belges. »

Je lui répondis : « Je ne suis pas dégoûté du tout, c'est la glorieuse défroque de nos combattants de l'autre guerre. »

La riposte survint, immédiate, sous la forme d'un vigoureux soufflet qui me fit entrevoir des illuminations.

Dois-je le confesser? C'est le premier soufflet que j'aie encaissé de ma vie. Ma réaction naturelle me fit serrer le poing pour l'envoyer...

Heureusement le brave petit tailleur juif, prisonnier comme moi, qui aidait à mon équipement, comprit mon mouvement, me saisit le poignet et me cria, sur le ton de la maison :

« Mais bougre d'imbécile, laissez donc votre main au repos. Je bouclerai moi-même votre capote. »

S'imaginant que l'artisan forçat faisait écho à sa méchante plaisanterie, le sous-officier n'insista pas. Et ce soir-là j'échappai au cachot.

On compléta mon équipement en faisant coudre au dos de la capote un galon blanc, signe distinctif de la race aryenne, et un triangle rouge m'identifiant comme prisonnier politique, comme « Staats feind » (ennemi de l'Etat). En fin de compte, pour achever ma métamorphose, mon sous-officier me fit coudre sur la poitrine un brin d'étoffe portant un numéro : le numéro 196. Et il conclut : « Maintenant vous n'avez plus de nom. Vous n'êtes plus un homme. Vous êtes le forçat 196. »

J'eus le courage de lui demander : « Jusqu'à quand? » Et lui de répondre : « Pour toujours; à moins que vous ne creviez avant notre dernière victoire! »

LA CHAMBRÉE 7

On m'avait affecté au « Zug 7 », c'est-à-dire à l'équipe occupant la septième des dix casemates du fort.

Une trentaine de personnes s'entassaient dans ce local exigu, s'entassaient et se superposaient, car les lits-couchettes, faits d'une paillasse et d'un oreiller, s'étageaient à la manière des dortoirs de transatlantiques. Tant pis pour ceux qu'une bronchite tournant à l'emphysème — c'était mon cas — affligeait d'une respiration courte. Sans considération d'âge ou d'état de santé, ils devaient se glisser dans les cercueils étouffants du rez-de-chaussée ou escalader acrobatiquement les cellules des étages supérieurs.

Le mobilier se composait d'une série d'étroits casiers pour serrer les accessoires de toilette et de lourds escabeaux qu'il fallait ranger, chaque soir, au pied des couchettes, afin d'y étaler, en plis impeccables, les effets militaires qui nous tenaient lieu de livrée de galériens.

Deux cruches de laitières contenaient la chiche ration d'eau : elles devaient servir à

étancher notre soif par trente hommes et pour vingt-quatre heures. Défense absolue de toucher à la provision d'eau pendant les huit heures de travail ininterrompu. Il fallait rester sur sa soif.

Pour avoir, un jour que je nettoyais la chambre, oublié la consigne et passé à un pauvre diable « collé au mur » un gobelet d'eau potable, je reçus de la sentinelle un coup de crosse sur les doigts. Avec la menace supplémentaire d'être envoyé au cachot.

A mon entrée dans la casemate, je fus accueilli par les autres détenus avec une surprise mêlée de commisération. La plupart me connaissaient, du moins de nom, et plusieurs ne m'étaient pas inconnus.

Tout de suite leur vint aux lèvres la même question que je me posais depuis mon arrestation : pourquoi? — Le savais-je, moi?

Ils étaient pour la plupart un peu mieux renseignés que moi. Ceux-là avaient été pris dans la rafle anti-communiste du 22 juin, le jour même où le Reich rompit le pacte de non-agression qui le liait à la République des Soviets.

Qui dit rafle dit coup de filet au hasard, dans le tas, ramassant pêle-mêle les suspects, les inoffensifs et les innocents. Un judicieux triage eût permis de séparer les uns des au-

tres et de ne retenir que ceux-là que l'on avait des raisons, plausibles ou non, de priver de leur liberté. Oui, mais on n'avait pas le temps.

On n'avait le temps que de faire souffrir durement, cruellement, ceux-là sur lesquels au petit bonheur, au gré de délations non-vérifiées, s'était abattue la lourde main de la justice (?) allemande.

N'essayez pas d'approfondir. Pour l'avoir tenté par un timide : « Pourquoi? », je m'étais attiré cette réponse péremptoire : « Chez nous il n'y a pas de pourquoi. »

Mes épais préjugés d'homme de l'ordre ancien, épris de la liberté individuelle, m'avaient empêché de saisir la grandeur des régimes d'ordre nouveau.

En attendant, nous étions, nous, saisis, empoignés et ligottés pour des temps non définis.

Quels étaient mes compagnons d'infortune?

Quelques-uns étaient d'authentiques communistes et ne s'en cachaient pas. D'autres étaient des «sympathisants» coupables d'avoir laissé, de ci de là, des traces de leur amitié, en souscrivant par exemple au « Secours rouge » ou en ayant manifesté le désir d'aller voir sur place le régime des Soviets, ou encore en se laissant porter sur la liste d'abonnés de publications de la IIIe Internationale.

Mais, je le répète, ceux-là n'étaient qu'une poignée. Les autres, pareils à l'Ambassadeur du Doge de Venise, admis à la Cour du Roi-Soleil, s'étonnaient surtout de se trouver là. C'était le cas de ce jeune coiffeur pour dames, totalement étranger aux jeux de la politique, mais dont un parent avait un jour accepté, pour faire plaisir à sa clientèle de quartier ultra-rouge, d'occuper une place, en ordre inutile, sur une liste électorale communiste.

C'était aussi le cas de ce brave cabaretier, ancien combattant et membre d'une infinité de sociétés patriotiques, qui ne s'était jamais préoccupé de savoir si ses clients échangeaient des conversations sur les performances de « Poeske », le champion national, sur les règles modifiées du noble jeu de belote ou sur la pérennité de la dictature de M. Staline.

Peu importait. On les avait tous jetés dans le même panier... à salade; on les faisait souffrir pour une cause qu'ils ne connaissaient souvent pas.

Souffrir n'était pas, hélas, une métaphore. Au bout de peu de jours, je vis la dépression physique, résultat des mauvais traitements, de la faim, de dures corvées, de nuits sans sommeil, mettre sa dangereuse empreinte sur leurs corps exténués, affaiblis, torturés.

Tel ce jeune homme au masque anguleux

d'ascète, au regard dur et concentré de jacobin, qui, fier et stoïque, continuait à endurer son martyre de convict voué au lourd travail de terrassier. Il était bijoutier de son état et ses mains, ses pauvres petites mains habituées à manier de fragiles joailleries, étaient maintenant meurtries, sanguinolentes, couvertes de plaies et retenues par un brassard qu'on ne dénouait que pour lui permettre de peiner, quand même, en maniant la bêche, en poussant la brouette...

Tel aussi ce fonctionnaire des chemins de fer, fils robuste et solide de la rude Ardenne, qui, avec la ténacité de sa race, avait voué au régime moscovite une foi de charbonnier. Ce qui ne l'empêchait pas de témoigner au « social-traître » que j'étais, ainsi que me dépeignaient jadis les augures de son choix, une sollicitude affectueuse, presque filiale. La nuit, quand, sous le froid humide qui tombait de la voûte de la chambrée, il m'entendait tousser à fendre l'âme, il quittait son étroite couchette, venait border doucement la mienne et me couvrir de sa veste d'uniforme.

Habitué, dès l'enfance, aux durs labeurs de son âpre contrée, il ne boudait pas au travail forcé. Il se flattait, par cet entraînement musculaire, de tenir le coup, quand

même. Le pauvre, hélas, présumait trop de sa réelle force physique, assaillie par les coups perfides du surmenage et de la dénutrition. Lui aussi s'affaissa, maigrit à vue d'œil, pour finir, comme nous tous, par tomber, écrasé de fatigues et de privations, à l'état de bête de somme épuisée.

Pour peu que cet horrible jeu de massacre persistât, son compte était bon. Il allait rejoindre ce groupe de véritables damnés, hâves et squelettiques, que je voyais traîner dans les chambres, le corps désarticulé, la tête et le regard vides de pensée et rappelés de temps à autre à la réalité de leur sort tragique par des coups de matraque.

Soudain on les voyait tournoyer sur eux-mêmes, s'affaisser, rouler par terre en poussant des gémissements. Alors leurs camarades apitoyés les redressaient, essuyaient la sueur de leur front et tâchaient de les faire admettre à l'infirmerie toujours remplie.

A moins qu'au petit jour d'autres forçats, improvisés brancardiers pour inhumations, ne vinssent, comme je le vis plus d'une fois, enlever, pour la transporter, on ne sait où, leur misérable loque humaine que la mort avait libérée de ses souffrances.

Un sort pareil guettait aussi ce brave et courageux garçon, taillé en hercule, type

standardisé du robuste « compagnon du bâtiment ». Il prêchait à tous l'exemple de son endurance et de son esprit fraternel et juste, auquel répondait sa foi communiste. Le brave homme, à devoir nourrir une aussi magnifique anatomie, souffrait plus que les autres de la privation de nourriture. Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir comment il engloutissait sa maigre ration de pain sec et comme, au cours des longues heures de détente, il se massait le thorax pour comprimer les crampes de son estomac. Mais il semblait soutenu par la foi qui l'illuminait. Il ne se courrouçait que contre les petites injustices qu'il voyait commettre sous ses yeux, par de pauvres êtres affamés, livrés à l'égoïsme de leur appétit inassouvi. Il observait d'un œil soupçonneux la répartition des tartines — une demie par homme, bien entendu — et n'admettait pas que le favoritisme ou le pur hasard pussent attribuer à un voisin une tranche de pain d'apparence plus épaisse ou une cuillerée de soupe en plus.

Puisque nous étions tous frères d'infortune, l'égalité totale dans la misère était la stricte application de la justice.

Il est de fait que, surtout depuis la suppression totale des colis de vivres expédiés de l'extérieur, tout le monde se trouvait aux

prises avec la faim, avec cette faim lancinante, dominant toute autre pensée, et qu'exprime cruellement l'adage populaire : « Avoir trop pour mourir, et trop peu pour vivre. »

J'avais éprouvé cette sensation dès l'instant où je commis l'imprudence de déballer, à mon arrivée, parmi ces affamés dont les yeux brillaient de convoitise, le modeste paquet de victuailles que j'avais emporté la veille de la prison de Saint-Gilles et qu'on m'avait autorisé à introduire au camp.

Comme je m'apprêtais à faire, entre mes compagnons de table, une juste répartition de cette rarissime provende, mon voisin de lit, l'Ardennais, me dit, en repoussant la tranche de jambon que je lui offrais : « Gardez cela pour vous, vous avez tout le temps de souffrir de la faim. Cela vous fera une avance de quinze jours, car alors votre colis sera épuisé.»

Un autre me conseilla de dévorer mes vivres au plus vite, en m'annonçant que le colis allait tenter les pauvres diables, que la faim pousserait au vol. Ce qui ne tarda pas à se réaliser.

Je dus, au surplus, faire violence au « gas du bâtiment » évoqué déjà. Je m'obstinais à vouloir gratter un peu de beurre sur son unique tartine représentant le repas du soir.

Devant mon insistance, il me témoigna une reconnaissance éperdue — et me promit une large part de la récolte de tomates qu'il cultivait avec amour, sur son petit lopin de terre. Il ne se doutait pas, le brave, qu'il allait demeurer prisonnier bien longtemps après que la saison des tomates fût passée. Non, vraiment, comme la plupart de ses co-détenus, il ne réalisait pas la situation atroce qui l'attendait.

L'optimisme de certains de ces malheureux faisait mal à voir. Ils témoignaient d'une insouciance qui n'était pas feinte, accueillant avec une candide crédulité tous les bobards qui transformaient en certitudes radieuses les rares indications qui filtraient à travers les remparts de notre forteresse.

Ils prédisaient que, dans les premières journées d'août 1941, les troupes rouges allaient faire leur entrée dans Berlin; la victoire de la démocratie sur le totalitarisme, assurée par le triomphe de l'Angleterre et des Etats-Unis devant établir en Europe, non pas, comme on pourrait le supposer, une super-démocratie élargie, mais une autre forme de gouvernement dictatorial...

Je n'avais pas le courage de souffler sur les premières illusions, et moins encore de montrer à ces malheureux l'énorme contradiction

de leurs conclusions. D'autant que la règle du camp interdisait formellement toutes discussions d'ordre politique, et qu'il fallait craindre, plus encore que l'intervention de la sentinelle faisant les cent pas devant les fenêtres grillagées de notre chambrée, les délations possibles de « moutons ».

Mais, possédés par leur passion politique, certains détenus, aux heures de repas, prenaient un évident plaisir à discutailler éperdûment des problèmes les plus profonds, sur le ton et le mode criailleur des querelles de cabaret, à croire qu'ils avaient la nostalgie de cette « dictature du gueuloir », privilège de la démocratie bonasse, laissant faire l'apologie des recours de force contre la volonté légale des populations.

Comment échapper à cette orgie logomachique? Il n'y avait d'autre lecture possible que celle fournie par un exemplaire des « Quatre Evangiles » qu'un jeune prêtre français, dont je parlerai dans un instant, voulut bien me prêter. Mais, cette lecture édifiante terminée, tout lien intellectuel avec le dehors et le passé se trouvait coupé.

L'unique et crasseux jeu de cartes introduit, on ne sait comment, dans notre enfer, n'était pas souvent disponible. Il fallut bientôt en régler l'usage, par roulement. Impossible

aussi, alors que le corps harassé en avait bien besoin, de s'étendre sur sa couchette : c'était formellement interdit. D'aucuns se laissaient cependant tomber sur le froid dallage et y demeuraient étendus, prenant, les imprudents, des anticipations sur le sommeil de ces nuits qui allaient devenir d'interminables et atroces nuits blanches.

J'allais donc m'asseoir au pied de mon lit, et le jeune abbé en question venait lier conversation avec moi. Il s'appelait le Père Goubet. C'était une nature charmante, cultivée, un esprit large et érudit. A son âge — il n'était pas très loin dans la trentaine — il dirigeait un établissement d'enseignement supérieur d'une grande renommée : l'Ecole catholique nationale des Arts et Métiers de Lille, l'un des cinq grands établissements de culture technique créés ou agréés par la République. Après avoir obtenu en Polytechnique son diplôme d'ingénieur, il s'était voué à la prêtrise par piété filiale, en exécution d'un vœu formulé par sa mère malade. Il connaissait ma situation, mes opinions sociales et philosophiques. La tolérance et le libéralisme de son esprit lui faisaient éviter tous les heurts et rechercher, dans de longs échanges de vues sur la technique, la littérature, la morale sociale, tous les points de contact

d'une communauté de pensée intellectuelle. J'appris par d'autres que ce qu'il m'apportait, c'était plus qu'un délassement de l'esprit, une diversion vers des cimes plus hautes : c'était encore, dans sa pensée, un acte de fraternelle charité. Pour me soutenir, me réconforter, me tenir debout, il m'apportait, avec des prévenances où je devinais une affection filiale, le pain de l'esprit.

Lorsque, pour employer le vocabulaire rituel, je l'appelais « Mon Père », il se trouvait autorisé, vu nos différences d'âge, de m'appeler, lui aussi, « Mon Père », sur le mode de la tendresse humaine.

Deux autres prisonniers m'appportaient aussi, chaque jour, le réconfort d'échanges de vues intellectuelles. C'étaient deux Russes, deux Russes blancs. On ne s'en fût guère douté à la façon dont ils considéraient les « bolchévistes » de notre continent. Ils tenaient ceux-ci pour des frères d'infortune et le témoignait par des actes. Je n'oserais pas dire que la réciproque fût toujours vraie.

Le premier était un grand blessé de l'autre guerre. Il dirigeait, à Bruxelles, un important garage automobile. Mais ses blessures au bras se rouvraient très souvent, et il devait alors se faire soigner en clinique. Il s'y trouvait

précisément en traitement quand, le 22 juin, la Gestapo le comprit dans la rafle communiste et vint le cueillir sur son lit de souffrance pour le vouer aux travaux forcés de notre bagne.

L'autre, tout jeune, avait quitté la Russie, alors qu'il était dans les langes, emporté dans l'émigration par son père, général de l'armée tsariste. Il vivait paisiblement dans l'étude et le recueillement à Ixelles, notre faubourg studieux, à l'écart des luttes politiques, mais dans un milieu retranché contre le communisme. Ce qui ne l'avait pas préservé de la capture et de l'incarcération.

J'aurai fini la présentation de mes compagnons de captivité en signalant un entrepreneur du Pays de Waes, accusé à tort, puisqu'il fut relâché, d'intelligence avec l'ennemi, alors qu'il travaillait pour le compte de l'occupant; deux anciens combattants pris dans le coup de filet, alors qu'ils gagnaient leur vie en servant les tables d'un restaurant russe; le directeur d'une agence bancaire d'Ostende, prévenu — à tort, disait-il — de trafic de devises; un directeur d'une compagnie d'assurances établie à Lille, sur lequel, depuis huit mois, pesait l'accusation vague, jamais formulée, d'avoir entretenu des rapports avec les Anglais; le fils d'un industriel bruxellois

condamné à trois mois de prison pour trafic sur le marché noir, et qui, depuis longtemps, avait purgé sa peine; un officier subalterne belge qui attendait vainement une libération toujours différée, et, de temps à autre, quelque pauvre diable de paysan campinois, amené comme une bête traquée et sur lequel on formulait une vague accusation de contrebande de vivres.

Sur tout ce monde disparate, pesait la même chape de châtiments durs, cruels, de privations imposées, de sévices et de mauvais traitements. C'est pour faire cette constatation que je me suis longuement, trop longuement, étendu sur la composition de notre équipe, rivée à une même chaîne, sauf peut-être dans le pavillon juif, où les relégués subissaient la loi commune de malédiction et de persécution dont le régime affligeait leur race.

Et j'en arrive à cette première conclusion :

Pourquoi ces claustrations arbitraires? Pourquoi ce régime de commune souffrance, de coercition collective impitoyable, imposée à des détenus de toutes catégories, les uns jugés coupables, les autres l'étant présumés, les autres encore victimes d'erreurs, de délations calomnieuses, de distractions et d'oublis incroyables?

Il y a, dans la « Déclaration des Droits de l'Homme », charte des peuples prétendant à la civilisation, deux formules qui devraient être le fondement de tout droit répressif :

« Nul ne peut être accusé, arrêté, ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. »

« Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi. »

Que peut bien avoir de commun avec ce régime de sécurité nationale et sociale celui qui livre aux geôles, sans instruction, sans jugement, ceux sur l'épaule desquels la violence du pouvoir pose sa rude main? Que deviennent ces rescrits de haute envolée pour ceux qui tiennent l'homme emprisonné pour une proie, pour une bête à souffrir, sur laquelle peuvent s'exercer toutes les violences et les cruautés sadiques de cette passion pour laquelle les Allemands ont dû inventer un mot qui n'existe dans aucune langue, « Schadenfreude », et que traduit imparfaitement la formule « plaisir de causer de la peine à autrui ».

Il y a de longues années de cela, me prome-

nant à Dresde sur l'admirable terrasse du Zwinger, avec Auguste Bebel, le chef vénéré de la social-démocratie allemande me dit : « Ce qui nous manque vraiment, à nous Allemands, pour être des hommes dignes de vivre dans une Europe civilisée, c'est d'avoir senti passer sur nous le souffle de la Révolution Française. »

Les forçats de la faim du camp de Breendonck s'en sont rendu compte.

MEURTRES

« On ne sort d'ici que les pieds devant. »

Fanfaronnade macabre ou sinistre taquinerie de tortionnaires, le propos avait été proféré par un de nos geôliers, un jour qu'un prisonnier juif lui avait demandé si jamais il reverrait encore les siens.

Cette idée de tragique fatalisme s'était propagée dans le camp, au point qu'un jour un de nos chefs de travail, prisonnier comme nous, nous avait dit avec un air résigné « quand cela ira mal pour eux, vous verrez qu'ils nous passeront tous à la mitrailleuse ».

Cet homme, qui avait perdu toute espérance aux portes de cet enfer, y avait été enfermé, dès les premiers jours des hostilités, pour le seul crime d'être de nationalité polonaise.

Pourtant, nous n'étions pas tous voués à être ensevelis vivants dans cette fosse dantesque.

Puisque j'en suis sorti. Et d'autres aussi, par tout petits paquets, il est vrai. Mais ils étaient nombreux, ceux qui n'échappaient à leur sort misérable de galériens que parce que la mort avait abrégé leurs souffrances.

Combien? Peut-être qu'un jour des enquêtes et des recensements officiels arriveront à dénombrer les victimes et à identifier tous ceux qui succombèrent sous les coups de la maladie, de la famine, des mauvais traitements, et le poids des corvées écrasantes. Mais, au juger de ce que nous pouvions voir et ouïr, c'est certainement cinq ou six détenus dont on emportait la dépouille chaque semaine et pour lesquels la mort avait été la délivrance.

Et puis, il y avait ce que l'on ne savait pas. Notamment dans cet antre mystérieux que l'on appelait le cachot et autour duquel rôdaient d'étranges et terrifiantes rumeurs. Chaque jour, à la tombée de la nuit, des soldats, baïonnette au canon, menaient vers les fosses d'aisances deux prisonniers enchaînés, portant en mains, pour qu'il ne traînât pas par terre, un boulet de fer.

L'un d'eux avait la tête tout entière dissimulée sous une cagoule violette. L'autre marchait crânement, le front haut, et malgré la consigne du silence, nous adressait au passage des encouragements patriotiques. (C'était, nous assure-t-on, un officier de l'armée belge.) Les vêtements de toile blanche qu'ils portaient n'étaient plus qu'un tissu de haillons. Ces pauvres êtres humains évo-

quaient, dans leur pitoyable mais farouche et saisissante détresse, les personnages de Goya.

Que sont-ils devenus?

Je les aperçus une dernière fois, quand le jour de ma libération, pour m'enfermer encore, par un raffinement de cruauté, dans un réduit obscur et sans air, on me fit traverser le local des cachots. Encagés comme des fauves, les malheureux s'accrochaient aux barreaux de leur prison de fer.

On m'avait ainsi réservé un dernier souvenir d'horreur. Il est vrai de dire qu'on ne me les avait guère épargnés, ces souvenirs.

Dès le premier soir de mon incarcération je fus, par un lugubre hasard, initié — et comment — à la vie tragique de mes compagnons de captivité.

Après les derniers appels, l'ordre venait d'être donné de nous étendre sur nos couchettes pour y trouver les heures d'oubli du sommeil. Ecrasé de stupeur, de fatigue et de chagrin, je m'étais assoupi sur ma paillasse. Soudain je fus éveillé par le vacarme d'appels gutturaux et de coups de sifflets déchirant le silence de la nuit. Au commandement bref d'un sous-officier pénétrant dans notre chambrée, nous dûmes nous éveiller et nous habiller à la hâte pour aller nous aligner ensuite

dans la cour qu'éclairaient des lumières blafardes.

Quand tout le monde fut rassemblé, le lieutenant nous adressa, en allemand, naturellement, une harangue qu'il voulait pathétique.

— S'il en est parmi vous — dit-il — pour risquer une tentative d'évasion, vous allez voir ce qui vous attend.

Puis, en colonnes de trois rangées, il nous fit défiler par deux fois devant le cadavre totalement nu d'un jeune homme portant au flanc la trace sanglante de deux blessures.

Après cette effroyable vision exemplative, on nous ordonna de regagner nos casemates et nos couchettes.

Mais à peine étais-je étendu qu'un geôlier vint une deuxième fois me tirer de ma paillasse. Mes camarades de chambrée, devinant le pressentiment tragique qui s'installait dans ma pensée, me serrèrent les mains et me firent leurs adieux.

Je fus tout de suite rassuré, quand sortant de la casemate, on me mit entre les mains un balai, un seau, et un torchon et que l'on me contraignit à nettoyer, sur toute la longueur de la cour, les traces de sang déjà coagulé qui s'était échappé des blessures du malheureux qu'on avait fusillé.

Il avait été abattu de deux coups de cara-

bine par la sentinelle qui prétendit avoir surpris chez la victime un geste d'évasion. La vérité — on l'apprit le lendemain par des prisonniers présents au drame — était que le pauvre gars avait été victime d'une tragique erreur. Et encore était-ce bien une erreur?

Le jeune homme travaillait dans une barque, en compagnie d'autres forçats, à enlever les joncs et les herbages ayant envahi le fossé de ronde. A un moment donné, la nacelle, sans doute sous la poussée du courant ou de la brise du soir, avait dévié de sa route et obliqué vers l'autre rive. Toute hypothèse de fuite était du reste invraisemblable, puisque, de l'autre côté du fossé, le camp se prolongeait vers des terrains clôturés de fils de fers barbelés. Et puisque, d'autre part, un cordon étroit de sentinelles gardait l'enclos, le doigt sur la gâchette de leur fusil, toute fuite à travers la campagne, pour un homme que sa livrée de convict devait immédiatement identifier, toute idée d'évasion était donc vaine.

La sentinelle qui avait abattu le malheureux était fière de son exploit. Montrant sa carnassière garnie de cartouches, le soldat s'était écrié en ricanant : « Vous voyez que sur les douze cartouches il m'en reste encore dix. A qui le tour maintenant? »

C'était un meurtre, sans plus.

D'ailleurs, deux jours après, nous reçûmes un avertissement plus formel encore. Dès que l'on entendait un coup de feu, c'était le signal d'une évasion. La consigne était alors de se coucher immédiatement par terre, quel que fût l'endroit où l'on se trouvât. Quiconque serait vu debout devait être abattu sur le champ.

Un prisonnier ayant timidement fait observer qu'il était sourd, le lieutenant, éclatant de rire, s'écria : « Tant pis pour vous, la mort vous guérira de votre surdité. » Et il ajouta : « Moi aussi je suis sourd, mais je vois et j'entends tout »

Le lieutenant ne trouva plus d'ailleurs l'occasion d'appliquer sa consigne. Sauf qu'un jour une alerte se produisit, mais finit sans grand dommage.

Des prisonniers occupés à décharger une rame de wagonnets près de la sortie du fort entendirent tout à coup un claquement fort, une détonation bruyante. En une seconde, ils furent à plat ventre. Ce qui avait causé cette alerte, c'était l'éclatement du pneu d'une auto fuyant sur l'autostrade Bruxelles-Anvers qui longeait le fort.

Le quiproquo expliqué, les sentinelles vinrent relever à coups de botte les hommes

couchés dans la boue, avec force sarcasmes et quolibets. Ravis d'en être quittes à si bon compte, les pauvres diables de forçats prirent le parti de rire à leur tour. En sorte que, si un témoin non averti avait vu ce spectacle, il eût pu croire qu'il assistait à une joyeuse scène de camaraderie, où bourreaux et victimes fraternisaient dans une commune hilarité.

LES BOURREAUX

L'exécuteur des hautes-œuvres n'est pas nécessairement un bourreau au sens terrifiant sous lequel le populaire se représente le sinistre homme rouge, écuyer tranchant des châtiments suprêmes.

Voyez Monsieur de Paris. Sa charge est macabre. Il doit mécaniser la tragique et unique étreinte de la Veuve avec l'amant de quelques secondes qui se couche sur elle. Et cependant, c'est généralement un petit bourgeois d'aspect paisible, ayant sa villa en banlieue, cultivant ses laitues, jouant sa manille avec ses voisins, et joignant ses pleurs d'homme sensible aux larmes de glycérine des héros de ciné-feuilleton.

Il était donc possible que, dans ce bagne de Breendonck, spécialement affecté à l'élimination lente et sournoise des Belges indésirables que l'on ne pouvait cependant pas massacrer en bloc, les exécuteurs de ces basses-œuvres fussent de simples automates, esclaves de consignes farouchement barbares qu'ils n'avaient pas à discuter, et accomplissant ce qu'ils tenaient pour leur devoir d'une façon passive, peut-être même à contre-cœur.

Hélas, cette version n'était pas la bonne, et cette hypothèse, qui accablait le régime sans anathémiser les hommes, ne se révéla pas plausible. A quelques exceptions près, tous nos bourreaux y mettaient du leur et déployaient du zèle autant que de la persévérance dans leur infernale besogne. On peut bien dire que les plus dures et les plus cruelles consignes étaient dépassées avec délectation et frénésie.

Qui donc aurait pu freiner cette émulation perverse dans l'art de faire souffrir ses semblables?

Le chef du camp? Celui qui en portait le titre, conjugué avec son grade de major, était inexistant. Inabordable, inaccessible, semblant totalement détaché de l'ambiance d'horreur qui l'enveloppait, il se contentait, en apparence du moins, de laisser faire. Type accompli de junker botté, ce hobereau galonné se contentait de parcourir le camp sans desserrer les dents, pour ne pas déranger sans doute la cigarette perpétuellement collée à ses lèvres. Son seul geste consistait à exciter de sa badine les deux lévriers de Poméranie qui se frottaient à ses molletières.

On l'avait surnommé « Buster Keaton », à cause de sa ressemblance avec l'acteur cinéaste américain dont le visage impassible, la

raideur figée et le regard voilé au milieu des épisodes les plus pathétiques et les plus comiques des films traduisaient, paraît-il, le summum du flegme et de l'indifférence totale. « Buster Keaton » passait donc froid, distant, impassible, au milieu des attrapades de tous les vociférateurs déchaînés, ou des drames où la brutalité bestiale se ruait sur ses victimes gémissantes.

Il faut croire pourtant qu'il jugeait ce spectacle interessant pour les autres, puisqu'il lui arrivait, de temps à autre, d'y convier une petite dame fardée et pomponnée, affublée de pyjamas capiteux, et qui considérait, avec une curiosité indécente, nos allées et venues de pauvres bêtes encagées dans une ménagerie.

Il m'a été rapporté — mais je ne puis l'attester par mon témoignage — que parfois « Buster Keaton » laissait tomber son masque de glace. On l'avait vu se précipiter, comme un fou furieux, sur un malheureux présumé coupable de ne pas l'avoir salué assez tôt au passage, jeter sa victime sur le sol et la cravacher impitoyablement. D'autres affirmaient qu'il prenait parfois plaisir à lancer ses bêtes excitées et rendues féroces aux trousses des forçats qu'il jugeait rétifs au travail.

Il me suffisait de savoir qu'il laissait faire,

qu'il encourageait les tortionnaires, pour être fixé sur sa vile lâcheté.

Peut-on en dire autant de tous ses subordonnés, étant donné qu'ils étaient inexistants et que le major avait, en fait, passé tous ses pouvoirs à un personnage qu'il nous faut bien tirer hors pair, et qui va nous occuper intensément par la suite?

Commençons toujours par le repérer : il était seul à être désigné sous ce nom : « Le Lieutenant. »

Lieutenants, ils l'étaient aussi, les deux autres officiers subalternes qui encadraient le major momifié. Mais on ne les apercevait guère, hormis à la présentation du petit matin.

Le premier, chargé du ménage, de l'administration et de la comptabilité de la prison, vivait parmi ses dossiers, effacé dans le baraquement de bois dénommé « Bureau » que l'on avait élevé face aux latrines. Rien ne le désignait spécialement à l'inimitié des forçats, sinon qu'à tort ou à raison on le rendait responsable des consignes de disette qui nous frustraient de la maigre pitance réglementaire fixée par le rationnement légal. Il est de fait que la tranche de pain du repas principal qui devait « faire le poids » de cette ration n'apparaissait sur nos tables

qu'aux jours ultra-rares où le camp recevait la visite de personnages de marque, médecins ou inspecteurs militaires. Tandis que l'on voyait trop souvent des sous-officiers ou des soldats sortir de la forteresse des affamés, une miche de pain sous le bras.

Le deuxième lieutenant avait meilleure presse, bien qu'on lui eût donné le sobriquet de « Mussolini », à raison d'un soupçon de ressemblance physique avec le Duce : même silhouette trapue, même menton volontaire, même masque glabre et impérial. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Car le regard était moins dur, et le visage s'animait parfois d'un regard apitoyé, et, jamais, il ne sortait de cet homme, qui cheminait d'un air las, gêné, désabusé, une parole colérique. On racontait même que, « Mussolini » ayant remplacé le Lieutenant pendant que celui-ci était en congé, l'atmosphère du camp s'était singulièrement radoucie, et que les détenus avaient pu recevoir des colis de vivres du dehors.

Restait un petit sous-lieutenant pâlot, falot, efféminé, et rogneur, qui ne faisait au camp que de brèves apparitions. S'il lui arrivait de croiser un détenu hors la vue du Lieutenant, grade propice aux châtiments, il y allait, lui aussi, d'une injure, d'une menace ou d'une chiquenaude, pareil à ces vilains

petits potaches, délateurs et flagorneurs, qui jouent aux distributions de pensum quand le maître, sorti de sa classe, leur a demandé de veiller à la discipline.

Mais j'ai hâte d'en arriver au personnage central de ce tableau anthropométrique.

Le Lieutenant était, en effet, le « deus ex machina » de cette diabolique conspiration permanente contre la liberté, la santé et la dignité de cette multitude d'hommes voués à une captivité dégradante. Il était pourvu, par le major, d'une autorité totale, ininterrompue et inlassablement... despotique sur tout ce qui vivait au camp. Et il en usait et abusait avec délectation.

Au physique, il se silhouettait en caricature, mais en caricature soulevant la répulsion plutôt que le rire. Ce quinquagénaire trapu, massif, presque nabot, avait des prétentions à l'élégance vestimentaire d'un cavalier svelte et élancé. De la tunique sous laquelle il plastronnait et bedonnait, dépassaient de courtes pattes, cagneuses et arquées, flottant dans de larges culottes de cheval et s'enfonçant dans des bottes à l'écuyère. Le fantoche était grotesque.

Sa figure? On l'eût mal jugé en disant qu'à première vue elle était inexpressive : elle était expressive de bestialité et de brutalité.

Sa lippe épaisse pendait sur un menton qui commençait à étager les plis du trop gras nourri. La graisse, qui avait du reste envahi ses méplats, dissimulait presque ses petits yeux de verrat. Mais lorsque les fréquents accès de colère épileptique portaient ce visage à la coloration incarnat, les yeux se réveillaient, les pupilles s'arrondissaient et lançaient des éclairs noirs où se reflétaient des fureurs démoniaques. Et le fantoche, qui voulait se faire terrible, devenait odieux.

Ce vilain physique était du reste le reflet d'une âme basse, sottement vaniteuse et férocement cruelle. « C'est, disait un prisonnier, un composé de Torquemada, de colonel Ramollot et de l'adjudant Flick, si véridiquement évoqué par Georges Courteline. » Torquemada, la comparaison était par trop flatteuse. Du colonel Ramollot, notre homme avait, en effet, le propos imbécile, confinant au gâtisme. Mais c'est surtout de Flick, l'adjudant rossard, qu'il avait, avec la crasseuse ignorance du primaire, l'imbécile et aveugle soumission à la lettre du règlement, et surtout la froide et persistante méchanceté, déterminant toutes les pensées et tous les actes.

Ils sont, de par le monde, des milliers de types de ce genre, auxquels il suffit de confier

une parcelle d'autorité pour qu'ils se croient tenus de rudoyer, brutaliser, brimer et maltraiter quiconque se trouve sous leurs ordres. Pour eux, l'autorité n'a d'autre prérogative que le droit de punir, de frapper, de sévir, de faire souffrir sans cesse. Cette passion qui les possède devient un comportement de vie normal qui les tient perpétuellement sur le plan de la colère, de la méchanceté, voire de la férocité.

Il circulait, à propos de cette méchanceté et de cette irritabilité pathologique, une rumeur qui n'avait peut-être accueilli qu'une légende. On prétendait que le lieutenant Pauliûsem — c'est ainsi du moins qu'on l'identifiait — était venu directement du bagne au nazisme, réceptacle des hommes d'aventure, et qu'à l'école du forçat il avait été tellement maltraité qu'il avait juré de se venger sur tout ce qui lui serait tombé sous la main. Pour ma part, je m'en tenais à l'explication naturelle qui se lisait sur cette face haineuse. Si, à défaut d'antécédents judiciaires, il n'obéissait qu'à des antécédents ataviques, je vous prie de croire qu'il y obéissait bien.

Il avait pris l'habitude, au cours des homélies quotidiennes qu'il nous adressait quand nous étions alignés dans la cour, de dire avec

suffisance : « Ich sehe, Ich hore alles! » (Je vois et j'entends tout.)

Et de fait, aux heures où le camp était en pleine activité, il était partout, au sens réel, autant qu'au sens figuré. Tapi derrière les monticules d'un talus écorné, blotti à l'ombre d'une coupole de fort en démolition, dissimulé derrière une rame de wagonnets ou accroupi à l'abri des lits étagés dans les chambrées, il épiait et espionnait les prisonniers. Gare, alors, au pauvre diable qui, pour une seconde de répit, arrêtait sa marche, se croisait les bras, essuyait la sueur de son front, ou échangeait au passage une parole furtive avec un compagnon de malheur : il surgissait comme un diablotin d'une boîte. C'était alors la grande parade des injures, des menaces. La voix de rogomme du vieux rat de caserne s'enflait, grondait et faisait rebondir ses rugissements frénétiques à travers tout le camp. Les détenus, sidérés, se regardaient en se demandant sur quel malheureux s'abattait cette décharge imprécatoire, prélude de coups de poing, de coups de pied et de fustigation à la cravache. Le Lieutenant donnait d'ailleurs de toute sa personne, se précipitant sur l'infortuné, le renversant par terre, le criblant de coups, jusqu'à ce que des témoins impuissants, frémissant de révolte et de pitié, eus-

sent emporté la victime vers l'infirmerie.

Les silences du Lieutenant étaient parfois plus dangereux que ses explosions de fureur; quand, l'orage passé, il tirait flegmatiquement son carnet d'une poche, il y avait beaucoup de chance que la victime fût privée de souper (?), ou bien expédiée vers ce mystérieux local des cachots, d'horrifiante réputation.

Mais c'est surtout par la faim que le Lieutenant tenait ses victimes. Mesurant le châtiment à l'aune de ses propres besoins alimentaires, l'homme, en sa cervelle obtuse et méchante, avait établi tout un code répressif basé sur la dénutrition.

Faire souffrir de la faim était pour lui le moyen par excellence de se faire craindre et de se faire obéir. C'est ainsi qu'il avait trouvé un raffinement aux brimades collectives qu'il infligeait aux bagnards dont il jugeait le travail insuffisant. Il savait avec quelle impatience d'hommes affamés et exténués les prisonniers attendaient le coup de sifflet de deux heures qui les libérait de la corvée et préludait à la prochaine distribution de la soupe. Alors, s'offrant un petit plaisir pervers, il sifflait pour rien, commandait aux hommes de se remettre à la tâche et leur signifiait aussi qu'ils mangeraient plus tard, beaucoup

plus tard, selon son bon plaisir. Parfois, il répétait la sinistre plaisanterie deux ou trois fois de suite, en sorte que, lorsque ces nouveaux coups de sifflet traversaient l'air, les malheureux ne voulaient plus rien espérer et s'abandonnaient à leur accablement résigné.

Le Lieutenant avait aussi imaginé d'instaurer, pendant les mois présumés chauds, le service d'été, en faisant effectuer la tâche d'affilée, de six heures du matin à deux heures, sans pause ni repas. Mais cette interminable et épuisante prestation se trouvait parfois interrompue par le mauvais temps. Les détenus tenaient bon, sous la pluie; mais lorsque, le corps ruisselant et les vêtements trempés, ils devaient rompre les rangs sous l'averse et, se collant les uns aux autres, se réfugier sous l'abri d'un auvent exigu, le Lieutenant chronométrait les minutes et les quarts d'heure perdus. Et, sitôt la soupe avalée, il décrétait des travaux récupérateurs. A moins qu'au gré de certaines urgences, ou simplement de sa fantaisie, il ne décidât qu'à la prestation du matin on ajouterait encore une demi-journée d'après-midi... En sorte que, plus d'une fois, les prisonniers furent astreints à un labeur ininterrompu de six heures du matin à six heures du soir!

Il arriva même que, parce que l'auteur du

vol d'un paquet de tabac n'avait pas voulu se faire connaître, et que personne n'avait pu ou voulu le dénoncer, le camp tout entier fut privé de la soupe de deux heures — le repas principal — et que tous durent peiner sans répit pendant douze heures. Ce jour-là, un peu plus qu'à l'ordinaire, on vit des hommes s'écrouler, se trouver mal, tomber par terre, évanouis. Heureux ceux qui pouvaient trouver place à l'infirmerie surpeuplée...

La punition collective, celle qui frappe délibérément des innocents parce qu'on ne peut mettre la main sur de vrais coupables, fait partie de l'arsenal coercitif de l'Allemagne, à l'école, à la caserne, à l'usine, et même dans la vie publique. Quand des hommes qui se disent civilisés en sont arrivés à admettre cette abomination comme la chose normale, vous pensez ce que devient cette règle d'inhumanité et de barbarie appliquée aux hommes que l'on tient sans défense, claustrés entre les quatre murs d'une prison.

Aussi bien, le Lieutenant s'en donnait-il à cœur joie, quand il pouvait faire souffrir trois cents innocents pour la faute d'un coupable inconnu.

C'est ainsi qu'il mit à la diète, pour toute une journée, toute l'équipe du camp, parce que, comme nous l'avons dit, un minuscule

paquet de tabac avait été dérobé à l'un des ouvriers libres travaillant dans les chantiers.

Une autre fois, cette consigne de la faim fut ordonnée bien que l'auteur du méfait fût connu. Ce n'était rien autre que le Lieutenant lui-même. En effet, il s'était toujours refusé à laisser évacuer de l'infirmerie les grands malades et les blessés grièvement vers l'hôpital militaire d'Anvers. Il avait dit textuellement à un pauvre diable qui était à sa fin : « Je vous garderai jusqu'à ce que vous creviez. » Mais le nombre de prisonniers qui succombaient à la suite de l'effroyable martyre qu'on leur imposait avait fini par provoquer des rumeurs en haut lieu.

On envoya donc à Breendonck une mission médicale qui ordonna, tout de suite, le transfert de sept malades au lazaret de guerre de la métropole. Le Lieutenant encaissa le désaveu avec un sourire obséquieux, reconduisit les médecins enquêteurs jusqu'à la sortie du fort, avec force saluts et courbettes. Mais, une fois les médecins hors de vue, sa colère explosa en une crise de rage folle. Et, incontinent, il décida que le travail se poursuivrait sans discontinuer, en escamotant le repas de deux heures. Conséquence plutôt inattendue d'une intervention sanitaire en faveur des forçats de la faim...

Mais que n'aurait-on pas à écrire à propos des mille traits de cruauté perverse et bestiale de ce chef des bourreaux! Dans ce bréviaire de la souffrance de trois cents prisonniers, on peut encadrer, presque à chaque page, les images affreuses des exploits de ce monstre. Et l'on comprend cette remarque d'un prévenu indifférent aux choses religieuses disant au prêtre, prisonnier comme lui, qui recueillait ses confidences :

— Tenez, mon Père, je ne sais s'il existe un paradis, mais qu'il y ait un enfer, c'est certain : voyez le démon qu'il a vomi!

Nous y étions, dans l'enfer, et Satan avait ses séides. Mais, dans le tas, il y avait de bons diables.

Jusque et y compris ce sergent, taillé en colosse, et que l'on appelait le « Boxeur », à cause de la technique incomparable de son swing ou de son upercut abattus sur l'ossature du prisonnier qu'il jugeait devoir être puni, pour sa lenteur dans l'obéissance, pour une réplique agressive, ou bien — délit grave — pour avoir ramassé dans la cour les mégots de cigarettes jetés par les officiers.

Mais alors, c'était une sombre brute? Pourtant, dans son regard, passait de temps à autre un éclair d'attention apitoyée. Je l'avais observé, et j'avais confié à un homme de ma

chambrée que l'on pouvait se méprendre sur l'individu, et que souvent les athlètes musculeux, se défiant de leur force, se montraient doux et humains. M'étais-je confié à un « mouton »? Toujours est-il que, le lendemain, le sergent pugiliste me prit à part et me dit :

— Si je suis fort, et si parfois je tape dur, c'est pour ne pas devoir punir.

— ? ! ? !

— Oui, parfaitement, parce que le règlement veut que je signale toute infraction au Lieutenant. Et alors, c'est le cachot. Savez-vous ce que c'est que le cachot ? Je vous souhaite de ne pas faire sa connaissance.

Tout est relatif...

Un autre, parmi les quatre sous-officiers qui se relayaient toutes les vingt-quatre heures, avait meilleure réputation. Nous l'appelions le « Kangourou », parce que son corps, fait d'une assiette massive surmontant des pattes d'éléphant, s'amincissait au thorax, s'achevait par des épaules étriquées, et se coiffait d'une tête menue d'adolescent.

Le Kangourou nous parlait d'une petite voix enfantine, en souriant de toutes ses dents. Jamais un mot brutal, un mot grossier ne lui échappait. Le petit choc dont il frappait notre poitrine, pour nous recenser, et

qui, chez les autres, était un coup de poing, ressemblait à une caresse familière.

Quand, avec des accents de clarinette, il annonçait : « Kaffé trinken », il semblait éprouver autant de plaisir qu'une maîtresse de maison offrant ses confitures, et ses petits gâteaux, à l'heure du « five o'clock tea ». Le soir, quand nous devions nous coucher, même gentillesse de ton dans son « Guter Nacht » paternel. De toutes les litières, tel un chœur de petits collégiens bien sages, montait le souhait réciproque de la bonne nuit.

Tant il est vrai qu'une seule parole humaine de douceur pouvait, pour quelques instants, effacer la trace des peines sans nombre endurées de l'aube à notre chute dans le sommeil.

Le troisième de nos quartiers-maîtres était « neutre ». Les plus dures consignes trouvaient en lui un exécuteur froid, mais il n'apportait dans leur exécution ni zèle, ni répugnance. Aussi bien, était-il catalogué par nous parmi les « bons », dont l'apparition, dans la chambrée, n'appelait pas l'appréhension ou l'effroi.

Par contre, le quatrième était ce qu'on appelle vulgairement la franche canaille. On l'avait sobriqueté la « Dame de Carreau ». Pourquoi? Aviez-vous remarqué que, dans

certains jeux de cartes, la chromographie de la reine de carreau nous montre un visage pincé, renfrogné et sournois? Moi pas.

Toujours est-il que notre méchant sous-off, avec son aspect efféminé, sa figure chiffonnée et chafouine, son air hypocrite et faux, son regard « en-dessous », inspirait à tous une méfiance et une répulsion instinctives. Réputation qu'il méritait, car nul ne mettait plus de rageuse férocité dans l'accomplissement des ordres du Lieutenant, il frappait à tort et à travers, et, après avoir mis à mal ses victimes, dressait contre eux des rapports réquisitoires qui appelaient les pires châtiments supplémentaires. Cet homme partageait largement, avec son digne chef et initiateur, l'universelle exécration de tous ceux qui peuplaient le camp.

En sous-ordre, venaient alors une vingtaine de sentinelles qui, perchées sur les talus, les toits des casemates, ou dressées sur les coupoles comme des statues votives, surveillaient le camp à vol d'oiseau. Leur mission s'arrêtait à la surveillance du camp et de son lot de forçats. Mais ils étaient, eux aussi, stylés à la cruauté, et tous, à une ou deux exceptions près, même au prix de l'abandon de leur poste de vigie, prenaient une part frénétique au jeu de massacre dont nous étions les cibles.

Ils criaient, hurlaient des ordres brutaux et des injures ordurières, se précipitaient la crosse levée vers les endroits d'où s'élevaient les plaintes et gémissements des victimes, participaient à la distribution des horions et, de temps à autre, faisaient mine de mettre en joue ceux qui se réfugiaient dans un coin pour échapper à la bacchanale de cruauté, de fureur et de terreur.

LE CAMP DE LA FAMINE

La prison est, en somme, le seul endroit où l'Etat consacre le droit à l'existence de l'individu, de l'individu coupable ou présumé tel. Car les autres n'ont qu'à se tirer d'affaire dans le « struggle for life ». Pour avoir le couvert mis lorsqu'ils ont la faim aux entrailles, il leur suffit de sauter la barrière par laquelle la Justice sépare les bons des méchants. Ces derniers sont donc assurés, modestement, il est vrai, de la subsistance animale, et ce n'est pas déraisonnable. Pour que le condamné puisse endurer son châtiment, il faut qu'il vive.

A plus forte raison, si le prisonnier doit faire usage de ses mains et se trouve astreint aux travaux forcés. Pourquoi, dès lors, ne pas le nourrir? Pourquoi le sous-alimenter? Pourquoi ajouter la bêtise à la cruauté? Celui qui agirait de la sorte ressemble à ce paysan niais qui se flattait de faire travailler son âne sans lui donner sa pitance et qui, au bout d'une semaine, constatant que le pauvre bourricot était mort d'inanition, s'écriait : « Quel dommage! Il était déjà presque habitué à jeûner! »

Il faut croire qu'en temps de guerre, de vraie guerre civile, les criminologistes allemands déraisonnent pareillement. Gare à qui voit s'abattre sur son épaule la rude poigne de la « Feldpolizei » ou de la « Gestapo », il ne lui suffira pas, sous prétexte de préservation et de mise hors d'état de nuire, d'être privé de sa liberté. Il faudra aussi, convaincu ou non de culpabilité, qu'il endure la souffrance physique, que sa ration alimentaire soit insuffisante, qu'il ne soit plus nourri à sa faim.

Mais que ce condamné, ou même ce prévenu, voie sa peine aggravée par de lourdes et exténuantes prestations physiques, que cette dénutrition, conjuguée avec l'exténuation, conduise fatalement au dépérissement, et cela devient encore plus bête que méchant.

A moins que la méthode ne procède d'un perfide et odieux calcul et que, par la conjugaison de ces deux épreuves physiques, on n'ait poursuivi le dessein d'exterminer par mort lente et traîtresse ceux que l'on n'osait pas immoler à la vindicte, à la fureur teutoniques dans l'éclat brutal et sensationnel d'une exécution capitale.

Comment expliquer autrement ce régime (?) alimentaire imposé aux malheureux prisonniers du camp de Breendonck qui, par

réminiscence d'un vieil hymne révolutionnaire, se qualifiaient à juste titre : les forçats de la faim.

Nous croyons avoir fait déjà la brève énumération des aliments distribués chaque jour à ces forçats :

Deux demi-tartines de pain de soldat, de l'épaisseur d'un pouce, l'une à l'aube, l'autre le soir, ce qui pouvait bien représenter une ration de cent grammes; une double assiettée de soupe, représentant dans son mélange toute notre ration de pommes de terre, de grain, de légumes et, paraît-il, de viande hachée. Et c'était tout, absolument tout.

Il arrivait bien qu'une fois par semaine on distribuât aussi quelques cuillerées de marmelade à étendre sur le pain sec. Ou bien encore, au commencement de chaque mois, une once de graisse ou de margarine. Mais c'était la grande faveur, et, lorsque la population du camp gonflait démesurément, faute de pouvoir donner sa ration à chacun, on n'en distribuait pas du tout.

Peu de temps avant mon arrivée au camp, on avait brusquement cessé la livraison des colis de six kilos de vivres que les familles des détenus avaient été autorisées à envoyer tous les quinze jours aux prisonniers de Breendonck, traités pareillement à ceux

détenus dans les maisons d'arrêt ou autres lieux de captivité.

Mais, un beau jour, le Lieutenant avait, de sa propre autorité, disait-il — et il s'en montrait fier — arrêté toute distribution des colis. Le prétexte invoqué était que l'on avait trouvé des tracts communistes dans l'un de ces colis! Comme si les communistes avaient intérêt à faire de la propagande parmi des malheureux, retranchés de la vie et incapables de toute action publique ou clandestine!

C'est en vain que des prisonniers proposèrent de faire eux-mêmes, et sous leur responsabilité, l'inventaire des colis, pour en élaguer toute communication écrite ou imprimée. C'est en vain aussi que l'on proposa de demander à la Croix-Rouge, qui se fût exposée à de dures sanctions si elle avait favorisé n'importe quelle propagande, de garantir le contenu strictement alimentaire des colis, dont elle seule assumerait l'expédition.

Le Lieutenant demeura inébranlable. Et, pour accentuer la cruauté du geste inhumain, il décida, en même temps d'inaugurer ce fameux service d'été qui contraignait les hommes, le ventre aux trois quarts vide, à effectuer, « huit heures durant », sans une minute de répit ou d'interruption, leur

lourd travail de terrassiers, pousseurs de wagons, porteurs de pierres, concasseurs de briques, le tout sous l'ardent soleil de juillet, qui cuisait littéralement les torses nus des forçats, provoquant des insolations, des brûlures de la peau et de plus graves accidents encore, ruinant ce qui restait de santé à ces infortunés peinards.

Ceux-ci essayaient, par tous les moyens, d'apaiser la faim qui leur tordait les entrailles.

Lorsque leur travail les amenait près des talus gazonnés du fort, ils s'efforçaient de trouver quelque aliment dans la végétation pelée et miteuse qui tapissait les berges : un plant de pissenlit, une foliacée plus ou moins nourrissante, dont ils se proposaient de corser le potage de deux heures.

Il nous arriva plus d'une fois, pour calmer nos crampes d'estomac, de nous étendre le ventre par terre et de manger de l'herbe, comme ruminants sur un pré. Mais gare à qui était surpris par les sentinelles en cette posture de bête herbivore! Il se trouvait mis en joue, noté comme « Grünfresser » (mangeur de vert) et dénoncé au Lieutenant.

Un jour, celui-ci, prenant prétexte d'une épidémie de dysenterie qui s'était ajoutée à toutes les autres abattues sur le camp, fit

fouiller tous les détenus alignés dans la cour, attendant l'heure de la soupe. Tous ceux dans les poches desquels on découvrit le moindre brin d'herbe furent « collés au mur » pour une heure, c'est-à-dire qu'ils virent retarder de soixante minutes le moment si longtemps attendu où ils auraient pu avaler goûlement leur maigre pitance.

Un de ces « Grünfresser » impénitents, mais débrouillards, avait réussi, on se demande bien comment, à pêcher dans le fossé de ronde un minuscule petit brocheton, qui n'était guère plus gros qu'une sardine. Le poisson fut découvert pendant la fouille et jeté par terre. Au lieu de s'apitoyer sur le courage ingénieux de ce pêcheur affamé, le Lieutenant ricana, écrasa la bestiole du talon de sa botte, et envoya le pauvre homme réfléchir, une heure durant, le nez appuyé au mur, sur le danger de ce sport pratiqué à deux pas du mess des sous-officiers, d'où s'élevait le parfum de ragoûts appétissants.

Qu'on me permette d'accrocher deux tableautins de scènes vécues personnellement, dans cette « Galerie de la Famine ».

Un matin que je travaillais à déplacer des pierres sur une crête où un repli de terrain me dérobait plus ou moins à la surveillance des sentinelles, je fus interpellé par un vieil-

lard à barbe blanche, à silhouette de père noble, au nez chevauché de lunettes d'or.

Le pauvre homme, condamné lui aussi à extraire des moellons de la pyramide où ils s'entassaient, me demanda si j'avais de bonnes dents.

— Elles sont passables, répondis-je, assez interloqué par cette question saugrenue.

— C'est que, voyez-vous, me dit le vieillard, je n'y tiens plus de faim. Alors, si vous ne mangez pas vos croûtes, vous seriez bien aimable de m'en apporter une, de temps à autre, pour que je puisse, vers les dix heures, couper la faim qui me tenaille.

Je promis et... tins parole, à mon estomac défendant.

Le lendemain, je m'enquis de l'identité de mon compagnon d'infortune.

— Je suis, dit-il, fonctionnaire au Ministère des Affaires Etrangères.

— Ça ne me paraît pas une raison suffisante pour que l'on vous ait arrêté.

— Justement, dit-il, je suis arrêté par erreur : on me croit Russe.

— Un Russe n'est généralement pas susceptible de devenir fonctionnaire belge.

— Cela va de soi, mais je suis né à Pétrograd. Mon père y était attaché à la légation de Belgique, du temps des Tsars.

— Voilà qui n'est pas précisément une qualification pour vous représenter comme agent des Soviets.

— Moi, bolchéviste? dit le vieil homme en prenant des airs horrifiés, mais je dirige une revue technique qui n'a cessé de combattre tout rapprochement avec la République des Soviets.

— Allons, je le vois, vous êtes victime d'une double erreur.

— N'est-ce pas, Monsieur, que c'est une erreur, que cette erreur sera bientôt reconnue, et que l'on va faire cesser mon martyre?

Je n'eus pas le courage de détromper le pauvre vieillard. Je savais qu'il y avait au camp pas mal de Russes blancs victimes de cette même « erreur » qui les confondait avec les Bolchévistes. Notamment ce général de l'ancienne armée tsariste, qui mourut d'ailleurs à Breendonck; un colonel au type de Kalmouck qui traitait ses compagnons prisonniers comme un barine de jadis eût maltraité les moujicks; des ingénieurs, des étudiants, des artistes de la colonie slave qui gravite autour de la Porte de Namur, notre Montparnasse à nous.

Peut-être bien qu'après tout la totale innocence du digne fonctionnaire aura éclaté, puisque, au bout de deux ou trois semaines, je

ne l'aperçus plus et pus conserver mes précieuses croûtes. Mais n'était-ce pas trop de ces quelques semaines de souffrances atroces, qu'un interrogatoire de quelques minutes eût pu lui épargner?

Un autre petit drame de la faim, dont je fus à la fois acteur et spectateur, se déroula hors du « Camp de la Disette ».

Comment, dira-t-on, hors du camp? Les forçats sortaient donc de leur prison? Oui, mais, avec, aux trousses, les mêmes consignes de brutalité et de sous-alimentation organisées.

Il faut savoir que, du temps où le fort appartenait aux autorités belges, il n'était pas pourvu d'eau potable! Les Allemands y installèrent une pompe électrique qui puisait le liquide à grande profondeur, dans une nappe aquifère découverte par hasard.

Mais la pompe électrique fonctionnait mal, et rarement. Un seul sous-officier en avait la clé, et, lorsqu'il était hors de vue, on risquait, si l'on ne s'était pas approvisionné à temps, de rester sur sa soif pendant plusieurs heures. Ce qui arriva à deux ou trois reprises.

Parfois aussi, l'installation était détraquée. Lorsque, dans les couloirs retentissait le cri : « Die Pumpe ist kaput! » (la pompe est cassée!), les détenus, qui avaient la fringale

de sortir et qui risquaient d'être réquisitionnés pour la corvée d'eau, respiraient d'aise.

Ils savaient que ce cri d'avertissement serait suivi par un autre, apportant de belles promesses : « Wasser holen » (il faut chercher de l'eau).

Alors, à raison de deux hommes par chambrée, l'équipe des porteurs d'eau sortait du fort, escortée par des sentinelles baïonnette au canon. Le chemin parcouru en dehors du fort n'était pas bien long, et l'air de la liberté que l'on aspirait était saturé des fortes senteurs de fumier épandu sur les prés. On faisait halte dans une modeste habitation ouvrière, dont la pompe à eau potable était mise en réquisition. Les habitants, le père, la mère, les mioches, la vieille grand'mère, nous considéraient, immobiles et silencieux : défense leur avait été faite de nous adresser la parole, mais leurs regards chargés de pitié et de commisération nous allaient droit au cœur.

Un jour, nous étions arrivés pour la corvée d'eau au moment précis où le boulanger, faisant sa tournée, avait apporté la menue, mais appétissante miche de pain, à la croûte dorée, représentant la ration quotidienne du ménage.

La vieille grand'mère surprit le regard de

convoitise dont je fixais le précieux aliment. Silencieusement, elle fit le geste de découper une tranche de pain, et je compris qu'elle voulait faire, à l'affamé que j'étais, l'aumône fraternelle et discrète de ce morceau de nourriture. Mais le sergent qui nous accompagnait surprit le geste généreux et, hochant la tête, gonflant la voix, il cria : « Das ist verboten! » (c'est défendu).

Mais la bonne vieille ne se découragea pas. Faisant signe à une jeune fille d'entraîner le surveillant dans une autre pièce, elle s'empressa de débiter la tartine en une infinité de petits cubes, un peu plus grands que les miettes que l'on jette aux oiseaux; et, caché derrière le dos de cette femme compatissante, je pus avaler, à petits coups précipités, cette ration de réconfort .

Il m'arriva par la suite de bénéficier, de temps à autre, de la subtile attention des jeunes prisonniers juifs qui aidaient le cuisinier professionnel à composer le plat unique et quotidien de notre minable « hostellerie du diable ». Chaque fois que je pouvais rôder autour de la cuisine, sous les prétextes les plus divers, je guettais l'occasion de recevoir, d'un des aides cuistots improvisés, une pomme de terre crue prélevée sur le tas, un croûton de pain tombé de la balance, ou bien encore

une carotte ou une feuille de chou escamotées à la hâte, au nez et à barbe du maître des fourneaux.

Ainsi, par de menus et avouables larcins — la faim excuse tant de choses — j'en arrivais parfois à corser de quelques grammes le menu par trop sommaire et restreint qui devait nous sustenter.

Mais rien, absolument rien, ne nous parvenait du dehors. En supposant même qu'un de nos gardiens plus humain eût consenti à nous procurer quelque aliment supplémentaire, aucun de nous n'avait la possibilité de le rémunérer, puisque tout ce qui avait quelque valeur, argent monnayé, bijoux personnels, montres, stylos, canifs, nous avait été enlevé.

Et il n'y avait pas que la faim lancinante pour nous tordre les entrailles. Aucune possibilité de se désaltérer pendant les longues heures de travail : la soif desséchant la gorge, pendant les heures chaudes de la journée, nous donnait cette angoissante impression de trouble, d'éblouissement et de vertige qui, à tout moment, menaçait de nous faire perdre connaissance.

Par une après-midi véritablement torride, on vint, sur le chantier où nous peinions, réquisitionner toute une équipe de prisonniers à qui l'on confia le déchargement d'un camion

de brasserie sur lequel s'empilaient des caisses contenant des bouteilles de bière.

Pendant qu'à la file indienne nous transportions ces lourdes caisses vers la cantine des sous-officiers, l'un de nous risqua une observation qu'il jugeait plaisante :

— Ce n'est pas de la bière allemande, mais je crois qu'elle doit être bonne à boire.

— Si elle est bonne, répondit le feldwebel qui encadrait notre équipe, vous allez en juger.

Et, débouchant une bouteille de bière, l'élevant à vingt centimètres de sa bouche large ouverte, il but à la régalade le contenu mousseux de tout le flacon. Puis, rejetant la bouteille vide sur le sol, il conclut :

— Excellente bière, mais elle n'est pas faite pour des chiens comme vous, bons tout au plus à crever de soif.

Lors, un de nos vieux camarades de corvée, un vieillard sec et guindé qu'à raison de son aspect distingué et de l'élégance de sa parole nous appelions « le diplomate » — au fait, il était peut-être bien de la Carrière — laissa tomber de ses lèvres dédaigneuses ce jugement définitif :

— Ah! le salopard...

Le feldwebel ne devait avoir rien compris à cette juste qualification, car il entama

tranquillement une deuxième bouteille, sous les regards hilares et approbateurs de ses collègues galonnés. Et l'on ne sait s'ils admiraient la prouesse bachique du buveur ou s'ils se délectaient de cette interprétation germanique du supplice de Tantale infligé aux infortunés captifs du « Camp de la Famine ».

COUPS, BLESSURES ET... LA SUITE

La « schlague » (encore un mot spécifiquement prussien) est tenue en Allemagne comme un des plus puissants moyens d'éducation... Si nous disions plutôt de dressage?

Elle fait partie de la vie de famille où le père, s'il a en général très peu de conscience des droits de l'homme, est très imbu de la plus haute prérogative que la tradition, l'usage, et sans doute aussi la morale, confèrent au chef de la communauté familiale : user et abuser de sa force et de son autorité paternelle pour donner à l'éducation les fortes et dures sanctions des coups et des châtiments corporels.

Il a fallu sans doute toute la sensiblerie de cette civilisation dite dégénérée des peuples occidentaux pour proclamer l'indignité de pareils procédés éducatifs et édicter, contre les parents qui maltraitent leur progéniture, des prescriptions du Code comportant la prison, et parfois la déchéance de la puissance paternelle.

Je ne sais pas si les Codes allemands érigent ces abus de force en délits, mais, dans l'affirmative, il doit y avoir par là-bas des centaines de milliers d'enfants, habitués à voir la discipline familiale se révéler sous l'aspect normal de coups, soufflets et horions, qui doivent se dire... qu'il n'y a pas de juges à Berlin.

Cette initiation à la vie brutale préserve, assure-t-on outre-Rhin, les générations en croissance de la surprise, quand elles constatent qu'à l'école le maître a le droit de frapper les élèves, qu'à la caserne le caporal et les sous-off soufflètent les recrues, qu'à l'université on se révèle homme complet en balafrant la figure de ses condisciples, et que tout ceci consacre en somme un rite culturel par lequel la vieille Germanie entend s'assurer des générations fortes, rudes, dures, à l'épreuve de la souffrance physique.

Vous vous représentez dès lors qu'à la prison, et particulièrement dans ces camps d'arrêt où les captifs sont astreints à la « Schwere Haft » (la détention lourde), le soufflet, le coup de poing, le coup de pied, les assommades à la matraque et au gourdin étaient élevés à la hauteur d'une institution.

Tous ceux qui avaient ainsi le droit de frapper des hommes sans défense — ce qui tout de même, pour des dégénérés occidentaux

comme nous, est la plus vile des lâchetés — trouvaient à pratiquer ce sport une volupté d'autant plus grande qu'ils savaient que la peine endurée par leurs victimes était double. Car s'ils nous haïssent et nous méprisent, ils nous connaissent. Ils savent que la douleur de ces sévices est passagère quand elle ne laisse pas de traces physiques incurables. Mais ils savent aussi que l'affront d'un soufflet « encaissé » — et même rendu — laisse au cœur de qui le reçoit une incurable blessure d'amour-propre et de fierté offensée. Au point que, dans beaucoup de milieux, pareil affront appelle encore la réparation par les armes, qui seule peut, paraît-il, venger l'honneur offensé et apaiser la haine.

Puisque, tout spécialement, le camp de concentration de Breendonck devait sa réputation sinistre à la savante organisation de la souffrance et de la torture physique infligées à ceux que l'on y envoyait pour les dresser et les assouplir au régime, à l'ordre nouveau, une logique abominable voulait que les coups, blessures et sévices fissent partie de l'ordinaire de la vie des prisonniers.

La distribution générale commençait à l'aube, dès le recrutement des équipes pour les divers chantiers des travaux forcés. C'est à coups de poing dans le creux de la poitrine

que les chefs de chambre désignaient les hommes qu'ils choisissaient pour les tâches de la journée.

Ces tâches s'effectuaient sous la direction de surveillants qui, une chambrière ou une matraque à la main, marquaient le rythme du travail en cours, à coups violents frappaient les forçats à la nuque ou aux reins. Quand il s'agissait de transporter de lourdes charges, ces « encouragements » étaient remplacés par le supplice de l'écrasement des orteils sous la lourde botte. C'est particulièrement au cours des exercices oiseux et inlassablement répétés pour l'alignement des forçats en vue des deux ou trois parades quotidiennes que les sous-officiers pratiquaient ce sport avec ferveur, car ils pouvaient alors, face aux prisonniers figés dans l'immobilité de l'alignement, travailler en gros et taper dans le tas. Que de fois j'ai vu maltraiter ainsi de pauvres vieux dont les membres raidis pouvaient difficilement suivre les rapides mouvements militaires commandés, être frappés au visage, aux bras et jambes et dans le dos.

Je ne sais comment j'arrivai à contenir ma rage le jour où, à mes côtés, je fus témoin d'une scène particulièrement odieuse. La victime était un de nos camarades de cham-

brée, portant le sobriquet de « La Vitesse », à raison de la rapidité avec laquelle il accomplissait à peu près tous les actes de la vie, hormis la mastication de ses aliments, car le pauvre était entièrement édenté. En sorte que, bien longtemps après que nous avions avalé notre maigre petite tartine du matin, il continuait, la mâchoire animée d'un tic nerveux, à mastiquer d'invisibles choses.

Ce jour-là, l'opération avait été particulièrement longue, parce que, sans dents, « La Vitesse » avait eu la chance (?) de se voir attribuer une croûte. Le sous-officier, ignorant sans doute ce détail, parut scandalisé, voyant le malheureux rompre l'immobilité totale du rang par ce jeu machinal des mâchoires.

— Qu'est-ce que c'est que ce faiseur de grimaces? s'écria-t-il.

Et, ne laissant pas à sa victime le temps de s'expliquer, il lui asséna en plein visage deux coups de poing à assommer un bœuf. Un voisin commit l'imprudence de vouloir expliquer le geste involontaire de son camarade. Ce qui lui valut le restant de la volée de coups.

Pendant tout le cours de la journée, cette averse de coups ne s'arrêtait jamais. A tout moment, l'on entendait le bruit mat des

matraques s'abattant sur le dos des forçats et les gémissements qu'ils leur arrachaient. Parfois l'on voyait, s'appuyant sur les épaules de camarades qui les soutenaient, un pauvre diable, transporté comme une loque vers l'infirmerie. C'est qu'alors le sergent de service, le surveillant, voire le terrible lieutenant, avaient été trop fort.

J'eus ma part dans cette distribution, et je garde notamment le souvenir de quatre ou cinq épisodes de ce spectacle continu et permanent, où je tenais le rôle de la victime. Si je veux raconter ces épisodes, ce n'est pas parce qu'ils furent particulièrement cruels, — je crois même qu'à cette distribution je fus un privilégié à rebours — mais uniquement pour montrer la puérilité des prétextes que trouvaient nos bourreaux pour nous faire souffrir physiquement et moralement.

J'ai déjà raconté comment, dès mon entrée au camp, pour une simple allusion à la gloire dont se couvrait ma défroque militaire, je fis connaissance avec la giroflée à cinq feuilles.

Le lendemain, ce fut le lieutenant en personne qui m'initia au dressage par la violence, en m'envoyant une lourde bêche à la figure.

Peu de jours après, pour avoir boutonné mes poches extérieures alors que le « garde à vous » commandait l'immobilité de la

statue, je fus collé au mur avec une telle violence que mon nez, déjà épaté, s'écrasa sur le craquelage cimenté de la muraille. Je n'avais heureusement aucune prétention au profil grec, lequel eût été pour toujours endommagé.

Un simple geste coutumier me valut, un autre jour, une paire de gifles dont je perdrai difficilement le retentissant souvenir. En balayant la cour, j'aperçus un matin un prisonnier en soutane, planté devant le mur extérieur de notre casemate. C'était la posture généralement imposée aux nouveaux arrivants, ou bien encore aux prisonniers quittant le camp et que l'on isolait de la sorte, pour qu'ils perdissent tout contact avec leurs compagnons de captivité et ne pussent emporter des messages écrits ou oraux. A ma surprise joyeuse, je constatai que l'homme, revêtu de ses habits sacerdotaux, n'était rien autre que mon compagnon de chambrée, le prêtre-professeur de Lille, que je n'avais jamais vu que sous l'uniforme militaire du bagnard.

Il allait donc être libéré! Je le crus à ce moment, et lui aussi sans doute, bien que, par la suite, je le retrouvai à la prison de Saint-Gilles.

Au prix d'une subtile manœuvre de straté-

gie, je parvins à promener mon balai près de la muraille devant laquelle il était figé. Puis, lui serrant furtivement la main, je dis à mi-voix :

— Je suis bien content pour vous, Monsieur l'Abbé. Bonne chance, et au revoir!

Mon geste avait été surpris par la « Dame de Carreau », qui faisait les cent pas dans la cour. Rouge de fureur, le sous-officier se précipita sur moi, le regard en flammes et me questionna :

— Qu'avez-vous dit au curé?

— Je lui ai dit au revoir, tout simplement.

Deux coups de poing me désarticulèrent la mâchoire, m'étourdirent, firent bouillonner mes oreilles.

Le lieutenant qui, du seuil de la porte du bureau, avait aperçu la scène, nous héla et se fit expliquer l'incident. Aussitôt, un flot de paroles qui devaient être très véhémentes sortit de sa face congestionnée. Mais les coups m'avaient littéralement rendu sourd. Et je bénis cette surdité, car elle me permettait de rire, « in petto », de ses vociférations et de dire : « Vas-y toujours, mon vieux; ça m'est égal : je ne t'entends pas. »

Le sergent, qui m'emmena par le bras, avait, lui, compris. Il me dit que son chef m'avait tout simplement renvoyé à mon travail.

J'avais, disait-il, de la chance de m'en tirer à bon compte, car, ce jour-là... le lieutenant était de bonne humeur!

Hé bien, alors...

Une autre fois, j'appris que la bonne humeur des chefs ne nous préservait pas toujours des brutalités de leurs sous-ordres.

Un matin où l'on nous avait annoncé la visite d'un grand personnage, ce qui justifiait un nettoyage à fond des casemates et des cours, je vis, tandis que je m'appliquais à balayer la boue d'une allée, venir vers nous tout un groupe d'officiers, au milieu desquels plastronnait un général. « Plastronnait » est le mot, puisque le grand chef auquel on rendait de tels honneurs avait la poitrine couverte par les larges revers rouges de sa capote, signes distinctifs de son grade de général.

Le général passa devant moi, tandis que je me tenais raide comme un mannequin, en posture de salut.

Détail qui me frappa — car c'était la première fois qu'un supérieur répondait à l'hommage réglementaire d'un prisonnier — le général porta la main à son képi pour répondre à mon salut. Puis, plongeant dans mes yeux un regard bienveillant, humain, il me dit, en me frappant sur l'épaule :

— C'est bien, mon brave!

Impassible, mais réconforté quand même par ce tout premier acte de civilité dont j'étais l'objet, j'attendis que le cortège fût bien loin. Mais j'osai interpeller un sous-officier qui passait, convaincu que le geste de son chef allait lui adoucir le caractère.

— Pardon, Monsieur le sous-officier, dis-je, est-ce que l'officier qui m'a parlé si gentîment est le général von Falkenhausen, le gouverneur militaire de la Belgique?

— Cela ne vous regarde pas, répondit le sous-officier, en ponctuant sa réponse brutale de deux soufflets au visage.

J'étais fixé, ou du moins je le fus quand, deux jours après, on me fit sortir du camp infernal, non sans emporter, sur mon corps, de durables souvenirs.

Le même jour, comme je marchais à la file indienne, dans un cortège de forçats hissant au sommet d'une côte de lourdes charges de moellons, je maugréais contre le prisonnier juif qui me précédait et qui, en traînant la patte, retardait la marche de la colonne. Ce qui nous avait valu, de la part des chefs, une avalanche de jurons et de menaces.

A un moment donné, l'un des « chefs », prisonnier, comme nous, jugeant que je ne marchais pas assez vite, se mit à me frapper

les reins à coups de matraque. Or, ce « chef » portait sur la vareuse la bande jaune distinctive des personnes israélites. Un étrange réflexe me vint à l'esprit. M'adressant à un sergent qui passait par là, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Est-ce qu'un « chef » juif peut frapper un prisonnier aryen?

L'homme parut stupéfait de ma question. Puis, jugeant sans doute que j'exhalais une haine antisémite qui flattait ses convictions, il me répondit d'un ton radouci :

— Evidemment, non; est-ce celui-là qui vous a frappé?

Je répondis affirmativement. Arrachant la matraque des mains du garde-chiourme, il me la tendit en ajoutant :

— Tenez, et rendez-lui autant de coups qu'il vous en a donné!

Vous pensez bien que je n'en fis rien. D'ailleurs, cela n'aurait pas pansé mes propres blessures. Je dis blessures, car, bien plus tard, alors que j'avais déjà quitté le bagne, les deux ecchymoses que je portais au dos à la suite de ces mauvais traitements s'enflammèrent. Et je dus, pendant plusieurs mois, me soumettre aux soins d'un médecin, qui s'indigna que ces sévices fussent venus

s'ajouter au dépérissement physique que me valut cette captivité.

Jusqu'au dernier jour, je n'échappai point aux caresses de nos aimables « protecteurs ». En effet, le matin même de ma libération, j'étais à déverser un bac de cendres au bas d'un talus au sommet duquel des forçats effectuaient des travaux de déblai.

Le sergent qui surveillait le chantier jugea que j'avais déversé les cendres à un endroit qui ne convenait pas, et il m'allongea quelques légères taloches.

Mais, à côté de moi, cinq ou six brutes s'acharnaient à coups de crosse sur un malheureux qui, roulé par terre, gémissait et hurlait à fendre l'âme. On dut transporter la victime à l'infirmerie, où elle succomba dans la nuit. On l'enleva au petit jour. Or, les prisonniers juchés sur le haut m'avaient vu, mêlé de près à cette horrible scène d'assassinat. Comme on leur avait dit que la ou les victimes étaient mortes et enterrées, et que, le lendemain, j'avais disparu du camp, ils en conclurent que j'étais parmi les victimes.

Comment le bruit de ma mort passa-t-il à travers la triple enceinte de la forteresse; comment il se répandit à Bruxelles au point que ma famille reçut de nombreuses lettres de condoléances; comment la nouvelle par-

vint-elle à Londres, d'où la radio la diffusa à travers l'espace? C'est ce que peut seule expliquer la psychose de ces temps d'angoisse et de trouble, où toute fausse nouvelle, bonne ou mauvaise, horrifiante ou réjouissante, trouve toujours des milliers de bouches pour la répéter, et des milliers d'oreilles pour l'accueillir. La rumeur persista d'ailleurs plusieurs mois après que je fus libéré, et je pus ainsi, à l'instar de Charles-Quint assistant à ses propres funérailles, aspirer l'encens de mon éloge funèbre, heureusement prématuré.

Mais revenons à nos moutons, si l'on peut qualifier ainsi les tortionnaires chargés de nous convertir, par la « schlague » et les sévices, aux douceurs d'un ordre nouveau.

Si j'ai cité quelques épisodes vécus personnellement, alors que je n'étais pas spécialement désigné aux coups de nos bourreaux, c'est pour montrer que nul n'échappait à cette rage de férocité et de cruauté.

On fera peut-être un jour, aux fins d'une justice expiatoire, le relevé précis des actes de barbare et méchante cruauté dont furent victimes les centaines d'infortunés qui passèrent par le camp maudit de Breendonck. Le récit véridique de mes propres souffrances n'y apporte qu'une légère contribution.

Encore aura-t-il fallu attendre que les prisonniers osent parler. Car l'une des premières conditions auxquelles on subordonnait, de temps à autre, les rares libérations, était l'engagement formel, sous peine des pires sanctions, de ne rien révéler de ce qu'ils avaient vu pendant leur séjour au fort.

La menace était tellement effrayante que, pendant des semaines, un pauvre vieil homme, touchant aux soixante-dix ans, que je voyais traîner une jambe boiteuse dans les chantiers, n'osa pas me révéler l'origine de sa blessure. Il disait avoir reçu sur le pied une lourde pierre tombée des mains d'un compagnon de travail. En réalité, il avait eu le pied écrasé à coups de botte.

Un autre vint me voir après sa sortie de prison. Comme j'observais que sa bouche était édentée, il se lança dans une explication confuse et invraisemblable pour me dire que la dénutrition avait déchaussé toutes ses dents. Et je dus lui arracher, comme un aveu, le récit d'une scène ignoble de brutalité, où un sergent, d'un seul coup de poing, lui avait fracturé la mâchoire et fait sauter toutes ses dents des gencives. Le pauvre homme était demeuré dans l'atmosphère craintive et déprimante du « Camp de la Terreur ». Il avait perdu jusqu'à la faculté de se plaindre.

HYGIÈNE

Qu'elle se revendique du premier, du deuxième ou du troisième Reich, l'Allemagne se flatte — non sans raison — de vouer à la déesse Hygie, préservatrice de l'être physique humain, un culte fervent.

Les résultats de cette politique de sélection raciique, conjuguée avec la pratique des sports de plein air, sont indéniables. Les jeunes athlètes musclés, bien bâtis, au teint frais, dont la masse infinie nous submergea pendant l'invasion et l'occupation, ont détruit la légende des grenadiers poméraniens ou des chasseurs bavarois, gonflés à bloc de bière et de choucroute, lourdauds, adipeux et obèses, répondant au type classique du Fritz.

Il est des esprits raisonneurs pour dire que cette culture physique, loin de s'accompagner d'un développement parallèle des facultés affectives et cérébrales, tend systématiquement à refouler la personnalité pensante de ceux qui s'y trouvent soumis. Et que le mot du fabuliste devant la magnifique statue creuse : « Belle tête, mais de cervelle, point », serait plus que jamais de circonstance.

Ne généralisons pas. D'autant qu'à considérer la mentalité des tortionnaires auxquels nous étions livrés pieds et poings liés, se révélait une perversion savante dans l'art de faire souffrir leurs semblables. Ils possédaient tous, au plus haut point, l'intelligence du mal. Et ce raffinement dans la cruauté les induisait, par un raisonnement d'abominable logique, à conclure que, puisque l'hygiène et les soins du corps sont choses indispensables, il convenait de nous en priver, au titre de châtiment complémentaire des autres. Ce souci apparaissait dans les détails les plus dégradants et les plus répugnants.

Je crois avoir déjà dit qu'à un moment donné le camp de concentration abritait plus de trois cents prisonniers. Pour cette multitude d'hommes, il y avait exactement huit latrines, si l'on peut appeler ainsi les cloaques infects, mal entretenus, dépourvus de toute chasse d'eau, où les infortunés forçats devaient satisfaire leurs besoins naturels. Opération qu'ils devaient accomplir sur commande, par escouades de trente hommes, au mépris de toute propreté, de toute hygiène et de toute pudeur.

Deux fois par jour, à l'aube et au coucher du soleil, les détenus étaient dirigés vers cet édicule. Sous la surveillance de sentinelles

bourrues et brutales, ces hommes, sans différence d'âge ou d'éducation, devaient alors se soulager en l'espace chronométré de trois minutes : une pour se déshabiller, une pour évacuer et une troisième pour se rajuster, les uns attendant les autres, devant les trous à immondices.

La nuit, trois seaux de toilette, alignés dans l'enclos du réfectoire prolongeant le dortoir, étaient affectés à ces évacuations. Et comme la dysenterie régnait au camp à l'état endémique, c'était, dans la chambrée, une interminable procession de pauvres diables, réveillant leurs voisins de lit pour aller se vider les entrailles.

Inutile de dire qu'il n'était pas question, en ces temps-là du moins, de bains. Il y avait au camp des détenus qui, depuis un an, ne s'étaient pas trempés dans l'eau.

Sans doute, les ablutions du matin, torse nu, devant l'évier de pierre, étaient obligatoires. Et l'on attendait avec impatience l'heure privilégiée du samedi, où, nus comme des vers, tous les hommes étaient tenus de se laver entièrement le corps. Mais ils n'avaient, pour s'essuyer et se décrasser, qu'un minuscule torchon de cuisine, dénommé essuie-mains, et que l'on renouvelait... toutes les trois semaines.

Aussi bien, la furonculose, dangereusement contagieuse, s'était-elle bien vite installée à demeure. On avait eu beau tondre à ras la tête des prisonniers, leur recommander de fréquentes ablutions du crâne, le mal persistait et se propageait avec une effrayante intensité. Pour tout remède, on appliquait sur les boutons, clous et furoncles une couche de teinture d'iode, et les plaies étaient obturées au moyen d'un tampon d'ouate, dont la touffe blanche donnait à ces malheureux un aspect macabre de clowns de cirque.

Le service de santé — si l'on peut dire — était assumé par un médecin israélite de Vienne, prisonnier ainsi que nous, et qui vivait dans l'effroi continuel des explosions de colère du lieutenant, le soupçonnant de traiter ses « clients » avec trop d'humanité.

Pour le lieutenant, quiconque se déclarait malade, blessé ou épuisé était un carottier. On disait couramment dans les chambrées que, pour être admis à l'infirmerie, il fallait être à moitié mort. Quant à être envoyé, aux fins de soins un peu sérieux, au plus proche hôpital militaire, celui d'Anvers, il ne pouvait en être question. « Si l'on en est là, avait dit le lieutenant, on est bon pour le fossoyeur. » Et il ne se trompait pas, car bien souvent, au petit jour, des prisonniers évacuaient vers la

sortie du fort d'étranges et mystérieux colis, oblongs, devant lesquels les forçats au travail, qui ne s'y trompaient pas, se découvraient et saluaient, l'indignation et l'épouvante au cœur.

Il y eut un moment où le nombre des décès atteignit sept par semaine! Comment cette lugubre nouvelle parvint-elle au dehors?

Toujours est-il qu'on dut s'en émouvoir en haut lieu, puisque, à plusieurs reprises, des médecins militaires vinrent faire une rapide tournée d'inspection. Nous ignorons évidemment les conclusions de ces investigations. Mais elles eurent pendant un certain temps, pour l'ensemble du camp, un résultat inespéré. En effet — ce n'était peut-être qu'une coïncidence — chaque fois que des médecins avaient passé par le camp, nous avions la joyeuse surprise de trouver notre repas (?) de deux heures agrémenté d'une tranche de pain. On nous expliqua que ce supplément de nourriture nous avait été donné parce que le pain commençait à moisir et qu'après tout il valait mieux le donner plutôt que de le jeter. Personne ne fut dupe de ce prétexte de générosité inaccoutumée.

D'autant que, par après, l'intervention de la Faculté nous valut des avatars plutôt désastreux.

Le lieutenant, qui ne prétendait à aucun prix lâcher ses victimes pour qu'elles pussent être soignées, et peut-être guéries, dans un lazaret militaire, eut un jour la main forcée : il dut libérer sept des forçats et se résigner à leur transfert à l'hôpital militaire d'Anvers. Les officiers de santé partis, il tourna sa rage écumante contre nous et saisit le prétexte d'un trop faible rendement de travail pour nous forcer à continuer notre tâche jusqu'à cinq heures du soir, en laissant passer l'heure de la soupe. Cette fois, nous avons peiné onze heures durant, sans manger. Aussi bien, ce jour sinistre fut-il marqué par une véritable hécatombe. A tout moment, on voyait des prisonniers qui se trouvaient mal, s'écroulaient, s'effondraient au long des talus et étaient ramassés par des camarades compatissants, mais impuissants. Car l'unique chambrée réservée à l'infirmerie était surpeuplée. Et on dut coucher les malheureux dans les lits-cages des casemates, d'où s'élevait le lamento de leurs plaintes et de leurs gémissements.

Il est bien vrai que le réduit pompeusement dénommé « Infirmerie » n'avait rien d'un local spécialement affecté au traitement des malades. Il évoquait plutôt l'aspect sordide d'une léproserie ou de l'une de ces salles

d'hôpital d'il y a trois siècles, telles que nous les dépeignent les dessins, d'un effroyable réalisme, de Callot.

Dans cette casemate, les malades étaient couchés pêle-mêle, au gré de la disponibilité des litières superposées, rarement vacantes, où s'étendaient toutes les épaves du camp de la famine et de la torture. Un seul médecin, le petit docteur juif viennois, aidé d'un infirmier improvisé, devait soigner les malades atteints de bronchites, catarrhes et pneumonies, dysenteries, furonculose, anthrax, affections du foie, de l'estomac, des voies urinaires, de la peau, ainsi que les blessés, accidentés du travail ou trop rudement caressés par la chicotte des gardes-chiourmes.

La charpie faisait défaut; et, quand il fallait appliquer un bandage, on devait sectionner des rouleaux de toile ou de coton; de tout petits rubans, de la largeur d'un lacet, ligotaient ou soutenaient la main ou le bras blessés. La pharmacie toute entière était contenue dans une boîte portative, logeant un petit nombre de médicaments.

Une fois par semaine, nous étions autorisés, pour nos petits bobos personnels, à faire des prélèvements à cette boîte précieuse. Tous les dimanches après-midi, le médecin faisait sa tournée dans les casemates et ouvrait sa

boîte, pareille à l'éventaire d'un colporteur ambulant parcourant les villages.

La médication ne variait pas, et pour cause : aspirine ou teinture d'iode devenaient les « Revalenta Arabica » de tous nos maux ou de toutes nos lésions. Mais quand on se risquait à solliciter son admission à l'infirmerie, le pauvre homme levait les bras au ciel en se demandant où il aurait bien pu nous caser.

Il n'était pas rare de voir le médecin traverser la cour au pas gymnastique, la tête baissée, les épaules serrées, comme s'il redoutait une volée de coups. C'est qu'alors il se précipitait furtivement vers l'une des chambrées où, aux prises avec la fièvre, parfois avec les râles de l'agonie, un malheureux osait faire appel au médecin, en dehors des heures de visite, où l'on avait le droit d'être malade.

A ce régime-là, la mortalité devait atteindre des taux effrayants.

Mais pourra-t-on jamais en faire le décompte, dans cet antre de souffrance et de châtiments corporels, où tout semblait être organisé pour faire disparaître « en douce » les malheureux sur lesquels la Gestapo avait laissé retomber sa main bardée de fer?

JOURS DE FETES ET NUITS SANGLANTES

L'écheveau des jours d'une captivité dont on ne voyait pas la fin se dévidait ainsi dans une monotonie désespérante, coupée de temps à autre par un gros incident dont l'imprévu alimentait nos conversations de chambrée.

Le dimanche nous apportait quelque diversion. D'abord, parce que la corvée du travail se trouvait réduite de moitié. Et puis, parce qu'on nous distribuait notre soupe à l'heure de midi, ce qui, tout en apaisant plus rapidement notre perpétuelle fringale, jalonnait mieux nos interminables journées de réclusion.

Mais alors, l'après-dîner semblait n'avoir plus de fin. Nous tuions le temps, en nous passant par équipe, le seul jeu de cartes, tarots sordides et crasseux, qui, par on ne sait quel subterfuge, avait pu pénétrer dans notre chambrée.

Ceux qui ne jouaient pas s'assemblaient autour du foyer pour d'interminables palabres, à propos de toutes les bribes de nouvelles vraies ou fausses qui filtraient du dehors.

La plupart des détenus, pratiquant le repos dominical à la lettre, se couchaient à même le pavement froid et humide, pour essayer de récupérer un peu de la force perdue par toute une semaine de labeur de forçat.

Et puis, il y avait la diversion de la visite dominicale du médecin prisonnier nous apportant toute la richesse de sa pharmacie portative.

Elle n'était guère fournie, sa boîte à remèdes. Aspirine et teinture, c'est tout ce que le médecin juif viennois pouvait nous apporter comme soulagement à toutes nos souffrances physiques.

Il était parfois accompagné d'un autre prisonnier israélite, qui veillait scrupuleusement à notre esthétique.

Ses soins de beauté étaient du reste sommaires. On nous coupait régulièrement les cheveux à ras. Et le crâne tondu était le signe absolu de notre dignité de bagnard.

Nous eûmes du reste d'autres distractions dominicales, si l'on peut dire. C'est ainsi qu'un dimanche le lieutenant nous fit une visite insolite et inquiétante.

Il avait appris — par un mouton sans doute — que les deux Russes blancs de notre chambrée, pêchés dans le tas de la rafle bolchévique, s'étaient préoccupés de savoir où se

trouvaient d'autres compatriotes partageant leur infortune.

— Où sont les Russes? avait-il demandé.

Dans son imagination imbécile portée à la suspicion malveillante, le lieutenant avait cru que les anciens sujets du Tsar avaient voulu être fixés sur les positions où s'étaient établies les armées de la République Soviétique.

Il interpella donc brutalement nos deux compagnons slaves et leur dit avec un ricanement et déployant un journal allemand.

— Vous vouliez savoir où sont les Russes? Je vais vous dire, moi, où sont les Allemands en Russie. Et il déplia le journal dont le sous-titre annonçait en lettres énormes : Les Allemands « devant » Moscou. (Die Deutscher vor Moskau). Il avait mis le pouce sur le mot « vor » (devant) et falsifiant la phrase il avait lu « in » (dans) Moskau.

Pour qui cet inepte mensonge? Pour les deux malheureux Russes qu'il voulait démoraliser? Il devait bien mal les connaître. Ou bien, pour sa propre joie, puérile et stupide à se bourrer le crâne lui-même?

Je finis par croire que le lieutenant avait pris pour une explosion de joie, à la nouvelle d'un aussi écrasant succès allemand, les rires gouailleurs et ironiques que provoquait son subterfuge enfantin. Car il se retira joyeux et

avantageux, en concluant : « Allons, je vois que vous prenez bien la chose. »

Mais il y a, dans le calendrier de nos fêtes carillonnées, un jour et même deux jours que les Belges révéraient spécialement. C'est d'abord le 14 juillet, célébré avec ferveur par les amis de la France, les admirateurs de sa Révolution et de sa Déclaration des Droits de l'Homme.

On y songea beaucoup dans notre bastille, auprès de laquelle l'autre eût passé pour une tranquille maison de repos.

D'autant qu'il y avait parmi nous pas mal de prisonniers français, amenés des maisons de force du nord de la France.

Ce jour-là nos surveillants s'était montrés particulièrement débonnaires. On m'assura que, dans certaines casemates, des prisonniers furent surpris à chanter « La Marseillaise », sans être autrement inquiétés.

Mais le 21 juillet, jour de notre fête nationale à nous, ce fut un autre concert.

Pendant toute la journée, surtout aux approches de la soirée, nos gardiens s'étaient montrés nerveux et agités.

C'était-il passé quelque chose dans le pays? Tout de suite notre imagination travailla, et conclut que les choses avaient mal tourné pour les Allemands, à en juger par l'air

revêche et rogue qu'arboraient nos geôliers.

Pourtant la journée s'achevait sans événement notable. A peine étions-nous couchés qu'une agitation anormale se manifesta dans la cour.

Ce fut, d'abord, une sorte de brouhaha scandé par le martellement de pas innombrables annonçant une invasion de foule. Puis, le bruit devint vacarme épouvantable, d'où émergeaient des commandements brutaux, des interpellations sonores, des vociférations furibondes, auquels succédèrent des cris de douleur, des gémissements, des implorations navrantes, le tout rythmé par le bruit sourd et mat des coups arrachant à leurs victimes des lamentations et des supplications à fendre l'âme.

Quelques prisonniers gagnés par une imprudente et pitoyable curiosité, ayant voulu s'approcher des fenêtres grillagées pour voir ce qui se passait, furent rejetés dans leur casemate à coups de crosse.

Tout le contingent des sous-officiers et soldats avait été alerté et faisait la double haie devant le baraquement où l'on poussait les prisonniers nouveau-venus.

Tous étaient passés à tabac, frappés à coups de bottes, de matraques et de gourdins.

Ce n'est qu'au matin que l'on connut la

cause de ce jeu de massacre et l'étendue des dégâts.

Un grand nombre de ces prisonniers nouvellement arrivés se trouvaient rangés collés au mur et figés dans des attitudes de statues, avec défense absolue de faire le moindre geste.

Ils avaient passé la nuit debout, et ceux qui s'étaient affaissés sur le sol, brisés de fatigue et de douleur avaient été redressés contre le mur.

D'autres, dans la même position, étaient groupés dans deux casemates voisines qu'on avait aménagées à la hâte.

Ils avaient dû demeurer debout, affamés, exténués, le corps rompu de coups ou lézardé de plaies.

Tous avaient l'air hagard, l'aspect d'épaves, de loques humaines, sortant blessés ou éclopés d'une épouvantable bagarre.

On ne voyait que des visages tuméfiés, boursouflés, sanguinolents, les yeux portant le cerne bleu des coups de poing.

Pendant toute la matinée, je vis, figés devant les fenêtres de notre cambuse, deux tout jeunes gens, des adolescents, qui me fixaient de leurs yeux hagards, remplis de visions de terreur. Pour avoir voulu leur passer à travers le grillage une écuelle d'eau

fraîche, je reçus sur le poignet un solide coup de crosse.

Peu après, tandis que je poussais un wagon, je fus hélé au passage par un homme de haute taille, d'allure décidée et fière qui me souffla dans l'oreille : « Vous ne me reconnaissez pas? » C'était le général L., un de mes voisins. Son masque énergique portait des écchymoses, des égratignures et des bosses.

Il parvint à me dire qu'il avait été arrêté la veille, le 21 juillet, parce qu'au moment où un groupe de provocateurs rexistes passait place de Brouckère, il avait crié : « Vive la Belgique. »

Par bribes et morceaux, nous apprîmes la vérité.

Le 21 juillet, jour de fête nationale, l'autorité allemande avait prohibé toute manifestation patriotique. Seuls les rexistes qui avaient accueilli, les bras ouverts, les envahisseurs et les destructeurs de leur patrie, avaient été — ô dérision — autorisés à célébrer l'indépendance de la Belgique!

Pour mieux camoufler leur sinistre imposture, les mercenaires de la cinquième colonne défilaient en chantant et en profanant « La Brabançonne » dont les strophes glorifient le roi-prisonnier, la loi, foulée aux pieds, et la liberté, étranglée par l'envahisseur.

D'où la réaction naturelle des passants qui sifflaient cette odieuse comédie.

Les provocateurs n'attendaient que cette contre-manifestation, car, à leur appel, on vit surgir de tous côtés des escouades de policiers et de soldats allemands qui barrant les boulevards et les rues adjacentes, saisirent, dans un colossal coup de nasse, tout ce qui se trouvait sur les trottoirs et assistait au défilé rexiste.

Tout ce monde fut entassé pêle-mêle, sans triage, sans vérification d'identité, dans des camions automobiles amenés à l'avance, et dirigé vers le bagne de Breendonck.

Pourquoi à Breendonck? Notre camp était déjà surpeuplé et l'on expliquait sa sinistre réputation en disant qu'il était réservé à la « captivité dure » infligée aux délinquants les plus indésirables sinon les plus dangereux.

Ce fut une nouvelle occasion pour nous édifier sur l'esprit d'organisation, de méthode et d'ordre de nos « protecteurs » et maîtres allemands. En admettant même leur théorie d'après laquelle l'homme sur lequel s'abat la lourde main de la justice et de la police doit être, à priori, sans preuve ni enquête, un coupable qu'il faut châtier, faire souffrir, on pouvait cependant s'imaginer qu'ils admettaient des degrés dans la délinquence.

A Breendonck le régime était égal pour tous : celui de la terreur, des rigueurs cruelles, de l'isolement total de la vie extérieure et... de la famine.

Le camp avait, primitivement, été aménagé pour y parquer les Juifs que l'on voulait ainsi retrancher de la vie publique. Quand le Reich avait déclaré la guerre à la Russie, il avait, en invoquant une coutume tolérée, disaient-ils, par le « droit des gens », aménagé le fort déclassé de Breendonck en camp de concentration pour les ressortissants de la nation avec laquelle il était en guerre.

On avait donc ramassé au petit bonheur, principalement à Bruxelles et à Anvers, quelques émigrés russes — Russes blancs — qui avaient pu se soustraire au régime bolchéviste. Etrange façon de se dresser contre le régime bolchéviste en arrêtant des adversaires! Puis, par une assimilation audacieuse, on avait déclaré suspect de complicité avec les Russes quiconque, sur le vu de listes plus ou moins authentiques ou de dénonciations anonymes, aurait pu avoir une accointance quelconque avec le parti communiste belge, dont les effectifs étaient cependant si maigres. Inutile de dire que ces adhésions, sympathies ou accointances présumées n'avaient pas même été vérifiées. Et je crois bien qu'elles

ne le furent jamais. Il y avait évidemment dans le lot des prisonniers quelques militants communistes qui, avant la guerre, avaient publiquement affiché leurs opinions. C'est ainsi que je parvins à reconnaitre, sous son masque de souffrance, car il avait le visage affreusement tuméfié sous les coups, mon collègue communiste Borremans, député de Nivelles, et aussi Eyndels, sénateur, et mon ami de jeunesse, l'architecte Paul Francken, également élu communiste au Conseil communal de mon faubourg. D'autres avaient été dépistés parce que, comme le docteur Fontaine de Bruxelles, ils avaient généreusement prodigué des soins aux émigrés politiques soutenus par le « Secours Rouge ». D'autres encore avaient commis le crime d'accepter d'être témoins des listes communistes aux élections municipales. C'était le cas pour un vieillard de 74 ans, « bon-papa » comme nous l'appelions, caduc et perclus que l'on avait arraché de son lit de souffrance pour l'envoyer à notre bagne. Dans ce lot de suspects il y avait aussi des gens totalement étrangers à toute action politique, mais dont on s'était saisi parce que l'on n'avait pas su mettre la main sur un parent désigné pour la rafle.

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère », dit le fabuliste. Etait-ce une raison pour appré-

hender étourdîment ceux qui n'étaient pas communistes. C'était mon cas et aussi celui de plusieurs militants syndicaux socialistes, rebelles à l'idéologie de Moscou.

C'était le cas pour mon camarade Neefs, secrétaire à la Fédération des syndicats bruxellois, et pour mon ami Simon, du syndicat des métallurgistes, qui trépassa plus tard, dans un camp de l'Allemagne du Nord.

Les plus surpris de nous voir arriver là furent assurément les vrais communistes, quand on nous jeta, pêle-mêle, dans le même tas de souffrance et de misère.

Mais il n'y avait pas que nous pour subir les rigueurs épouvantables de cette « Schwer Haft » (détention dure).

Il y avait les passants inoffensifs ramassés dans les rafles, des notables pris comme otages dans les villes punies, notamment mon ami Bouchery, vice-président de la Chambre des Représentants et ancien ministre, ainsi que son collègue scabinal, l'ancien député libéral Van Kersbeecke, le procureur du Roi et le commissaire de police en chef de Malines. Puis encore des industriels soupçonnés de tiédeur envers l'ordre nouveau, des prêtres, des professeurs d'Université, des artistes comme mon vieux camarade Jacques Ochs, le spirituel dessinateur du « Pourquoi Pas »,

et Paul Levy, le populaire speaker de l'I. N. R. Sans compter tout un lot de prisonniers du nord de la France, parmi lesquels le directeur de l'Institut Catholique des Arts et Métiers de Lille, une sommité pédagogique, que, faute de place dans la prison cellulaire de là-bas, on avait évacués vers le bagne de Breendonck.

La journée du 21 juillet avait renforcé notre effectif de forçats d'une centaine de malheureux. Je découvris parmi eux un autre de mes collègues du conseil communal, le jeune avocat Paul Thonar, que l'on ne fit sortir de Breendonck, comme on l'avait amené ici, sans autre explication, que pour l'envoyer mourir dans une geôle des environs de Hambourg.

Enfin, comme ils ne disposaient pas d'une prison à Malines, même pour y recueillir les petits délinquants de droit commun, incarcérés pour transport clandestin de victuailles ou pour déclaration insuffisante des récoltes, les militaires allemands commis à l'exécution des arrêts de justice (?) n'avaient rien trouvé de plus simple que de soumettre les auteurs de ces pécadilles au régime pénitentiel renforcé et... tortionnaire qu'ils ne réservaient pas à leurs pires assassins.

Car, pour tout ce petit monde bizarre, dis-

parate et hétéroclite de bagnards, l'égalité totale dans la souffrance était la règle implacable. Tous, ôtages, suspects politiques, israélites traqués à raison de leurs origines raciales, hommes politiques jugés indésirables, prêtres aux sentiments patriotiques trop affichés, passants inoffensifs cueillis dans les rafles, victimes innocentes de lâches dénonciations ou petits délinquants de droit commun, tous étaient alignés sur le même plan de dépression systématique, d'extermination lente et sournoise, d'avilissement méthodique de leurs valeurs physiques, morales et spirituelles.

Un régime infâme et démoniaque qui se traduisait ainsi : incarcération sans jugement, sans instruction ni enquête et sans limitation de durée; isolement total de la vie extérieure; prestation ininterrompue et pendant huit heures consécutives de lourds travaux, répartis sans tenir compte des forces physiques, de l'âge ou des inaptitudes; organisation systématique de la dénutrition; port uniforme de la défroque du forçat; obligation d'avoir le crâne rasé; absence de soins sérieux aux détenus devenus malades par épuisement, sévices, dépérissement de la faim ou blessés par les coups; droit pour les soldats de tout grade de prodiguer, sans arrêt, aux détenus les

injures, les humiliations et les horions; emploi permanent de la matraque et de la chicotte. Le tout aboutissant, avec un effroyable pourcentage de mortalité, à l'éviction des damnés de cet enfer, les pieds devant, dans le convoi anonyme qui, au petit matin, rejetait ses cadavres hors du fort de la famine.

Et là-bas, à Bruxelles, à quelque trente kilomètres de cet antre de souffrance totale, dans les salles de rédaction qu'ils avaient cambriolées, de beaux messieurs, qui étaient aussi de vilains sires, prostituaient leur plume à célébrer les beautés de cet ordre nouveau.

APRÈS L'ENFER, LE PURGATOIRE

La réputation du camp de concentration de Breendonck était légendaire et sinistre.

Mais n'était-ce pas la légende qui, déformant, grossissant, dénaturant les choses, avait propagé dans l'opinion publique, privée de tous moyens de contrôle et des clartés d'une presse libre, ces visions d'horreur et d'épouvante?

Les nouvelles et informations ne filtraient guère au travers de l'hermétisme de cette prison blindée. Nul, en dehors des militaires allemands y appelés par leur service, n'y était admis. Et l'on imagine que, pour ceux-là même auxquels les disciplines de fer imposaient la tâche dégradante d'aider à faire souffrir leurs semblables, d'inexorables consignes de silence cousaient les lèvres.

Les quelques ouvriers civils admis au fort devaient d'ailleurs, à peine de sanctions implacables, assister impassibles et muets à toute la vie grouillante de ces trois cents prisonniers trimant, peinant et suant sous le fouet des ordres hurlés, des brimades et des

volées de coups. Défense absolue, du reste, d'échanger une parole ou un regard avec les forçats.

Une seule fois, j'entendis un maçon, à la vue d'une scène odieuse de fustigation, grommeler entre ses dents, en son patois malinois : « Wij leven hier in een beesten kot! » (Nous vivons ici dans une ménagerie.)

Les rares personnes que l'on libérait de temps à autre (pendant le mois de juillet, il n'y en eut pas dix sur trois cents) n'avaient recouvré cette liberté qu'après avoir juré, sous la sanction de menaces terrifiantes, de se taire sur leur séjour à Breendonck. J'appris que la plupart avaient tenu cet engagement, se contentant, lorsqu'on les interrogeait sur les peines endurées, de lever les yeux au ciel et de joindre les mains sur la face, chassant des visions infernales.

J'en ai connu un — personnage très important dans sa cité et même dans son pays — qui se claustra totalement chez lui pendant des mois, verrouilla sa porte et cadenassa sa bouche, dominé par la crainte de se voir ramené à Breendonck, à la moindre indiscrétion de sa part.

Et cependant, la vérité perçait toutes ces murailles de mutisme terrorisé.

De petits journaux clandestins avaient pro-

pagé, sur la vie du camp, des récits horrifiants mais curieusement véridiques, au point de rester en-dessous de la réalité, car on ne pouvait, même lorsque la victime devenait témoin, tout savoir, tout vérifier.

La « Broadcasting » londonien s'en mêla et répandit, par les ondes, quelques fragments de cette vérité. Et comme à peu près tout le monde écoutait la T. S. F. britannique, l'on finit par être à peu près exactement, si pas entièrement, informé sur ce qui se passait là-bas, à l'abri des redans, des lignes de sentinelles, des fils barbelés et des remparts de silence forcé.

Est-ce la peur du scandale international? Est-ce la crainte de représailles sur les ressortissants civils allemands internés en Angleterre et voués à cet internement si les Etats-Unis devaient entrer en guerre? Ou bien, faut-il croire que les sentiments d'humanité et le libéralisme de pensée que l'on prêtait à tort ou à raison au baron von Falkenhausen, Haut-Commandant des Armées de la Belgique et du Nord français occupés, avaient déterminé ce haut dignitaire du Reich à intervenir pour faire disparaître quelques-unes des monstruosités qui s'accomplissaient au nom de l'Ordre Nouveau de l'Europe.

Toujours est-il que l'on apprit qu'à Breen-

donck, brusquement, les choses avaient changé de face.

On disait que tous les officiers tortionnaires, à commencer par le super-bourreau dénommé « le lieutenant » avaient été « limogés » et qu'on avait envoyé au front russe les plus féroces des sous-officiers fouettards.

La corvée des travaux forcés avait été réduite, répartie entre deux parties de la journée. Les rations (?) alimentaires avaient été renforcées. Les colis de vivres pouvaient à nouveau pénétrer dans le camp. Les prisonniers étaient autorisés à correspondre, de temps à autre, avec leur famille. Les nouveaux chefs n'abusaient plus du droit de frapper les prisonniers.

Et l'on annonçait de nombreuses libérations.

Renseignements pris, ce n'était pas tout à fait cela. Mais l'amélioration du régime, l'adoucissement du climat étaient réels.

Voici ce qui détermina ce revirement.

Déjà, à la grande fureur du lieutenant, celui-ci avait dû laisser échapper de ses griffes sept prisonniers, jugés sérieusement malades ou blessés par une commission médicale d'inspection, et envoyés à l'hôpital militaire d'Anvers.

Mais la maladie continuait à abattre d'in-

nombrables victimes. On avait dû, à la hâte et à la bonne fortune, installer une deuxième infirmerie, aussitôt remplie. A un moment donné, soixante-dix forçats avaient dû être envoyés au lazaret, à Anvers. Et il y en avait tout autant aux infirmeries.

Le reste de l'effectif ne valait pas tripette. Malgré les coups et les menaces, les pauvres détenus, maigres, hâves, perclus, anémiés par la fatigue et le dépérissement, se traînaient dans les chantiers, incapables d'accomplir encore un effort de travail.

La cruelle évidence de l'imbécillité du régime de la faim et du travail forcé lourd et intensif conjugés avait fini par crever les yeux des chefs les plus inhumains.

On commença donc, sous prétexte de mettre fin au régime d'été, par répartir les huit heures de travail en deux prestations : l'une le matin, de 8 heures à midi; l'autre l'après-midi, de 1 ½ à 5 ½ heures.

La ration de pain fut portée à trois cents grammes par jour.

On autorisa à nouveau la réception des colis que les familles des détenus pouvaient expédier tous les quinze jours, à raison de quatre kilogrammes par colis, le beurre, les matières grasses et le lard étant exclus.

Et, de temps à autre, par faveur spéciale,

des prisonniers purent écrire à leurs proches.

Puis l'on commença des libérations qui vraiment s'imposaient : celles des promeneurs et passants que l'on avait ramassés pêle-mêle dans les raffes des rues, au cours des manifestations du 21 juillet.

Il n'empêche que la plupart de ces personnes, totalement innocentes, contre lesquelles aucune charge n'avait été élevée, avaient, après avoir été toutes odieusement passées à tabac, connu toutes les privations, vexations et horreurs du camp de concentration, pendant au moins trois semaines.

Puis l'on procéda à l'odieux simulacre de libération dont j'avais personnellement connu les joies éphémères et les affreuses déceptions.

Un beau jour, un officier de la Gestapo passa dans les locaux des infirmeries et des casemates, annonçant qu'il allait faire relâcher les malades qui étaient le plus mal en point. Au petit jugé, sans aucun indice médical, il désigna une centaine de détenus.

Ceux-là, inondés d'une allégresse, hélas! trompeuse, subirent donc toutes les formalités de la levée d'écrou. On les fit comparaître devant l'état-major du greffe, on leur restitua leur argent, leurs bijoux, leurs objets de toilette, leurs vêtements civils. On leur fit

signer l'engagement d'honneur de ne plus (?) s'occuper de politique et de ne rien révéler de ce qui s'était passé pendant leur détention.

Puis on leur permit de se promener librement dans les cours, de causer entre eux, de fumer, et les soldats de garde, relâchant toutes les consignes de sévérité et de brutalité, s'entretenaient familièrement avec eux, les consolant d'avoir passé un mauvais moment.

Comédie indigne, qui se termina par la reprise du drame vécu jusqu'alors.

Car le surlendemain du jour où ils avaient eu cet avant-goût de la liberté recouvrée, on leur distribua à chacun un pain de 750 grammes, en ajoutant que c'était leurs provisions de route pour deux jours. Il ne leur en fallait pas autant pour regagner leurs foyers.

Mais ce n'est pas vers leurs foyers qu'on les ramena. En colonne par cinq, encadrés par des soldats, baïonnette au canon, ils furent, au nombre d'une centaine, conduits vers la gare ferroviaire de Willebroeck. Là, on les entassa dans des voitures de première et deuxième classes, dans un train qui les transporta à Malines, à Anvers, puis à nouveau à Malines, où le train prit la direction de... l'Allemagne.

A la frontière, on adjoignit à ce train somptueux de longues rames de wagons à bestiaux

où se tenaient encaqués plus de quatre cents autres prisonniers libérés (?) comme eux de la prison-forteresse de Huy.

Et le voyage du tortillard, avançant, reculant, cahotant, se garant pendant des heures sur des voies d'isolement, dura deux jours et demi.

Les prisonniers de Breendonck avaient déjà absorbé leur maigre pitance de route, et furent bientôt aux prises, à nouveau, avec les crampes de la faim.

Et c'est au prix de pérégrinations sans fin à travers la Westphalie et la région d'Oldenburg, qu'ils furent finalement recueillis dans un immense camp, aux environs de Hambourg.

Ce qui les attendait là, c'était le régime des prisonniers militaires.

La ration de pain était plus abondante.

Tous les mois, une ration de 800 grammes de margarine était impartie à chaque détenu.

Enfin, ceux qui avaient de l'argent de poche pouvaient acheter à la cantine de la limonade, des fruits, parfois aussi un peu de tabac.

Certes, la « schlague », rarement appliquée, y sévissait, mais les mauvais traitements n'étaient pas de règle, et les surveillants, de vieux soldats, montraient une discipline sévère, mais exempte de brutalités.

La lecture de journaux et revues, toutes publications évidemment censurées, étaient autorisée.

Au demeurant, nous confiait un de mes co-détenus que j'avais connu à Breendonck, après l'enfer de là-bas, c'était le purgatoire. En attendant les félicités de paradis de la liberté totale.

Mais les libérations étaient rarissimes, et aussi inopinées que lentes à être réalisées.

C'est ainsi qu'un jeune ami, que j'avais eu en qualité de collaborateur dans mes services communaux, fut, sans avoir été autrement prévenu, libéré la veille de l'an 1942. Mais on le promena d'abord, en wagon cellulaire, de prison en prison.

En sorte qu'il ne fut véritablement relâché qu'au début de février.

Le pauvre garçon, auquel jamais rien ne fut reproché, avait passé sept mois en captivité.

Frêle, de constitution délicate, plusieurs fois blessé aux mains, c'est miracle qu'il ait échappé à la mort. Mais combien sont restés là-bas, terrassés par un régime de crime injustifiable, abominable et ineffaçable.

LIBÉRÉ !

Comment suis-je sorti de cette géhenne de souffrance, de famine et de terreur? Comme j'y suis entré, sans savoir pourquoi, ni comment.

Un beau matin — ô combien beau! — du mois d'août qui, cette année, fut radieux, je travaillais dès l'aube à une corvée répugnante: le nettoyage et la vidange des six cloaques malodorants et pestilentiels où, sur commande, et deux fois par jour, les quatre cents prisonniers du camp devaient aller se soulager.

Comme nous n'apportions qu'un zèle modéré à cette tâche peu ragoûtante, réservée ce jour-là, par une délicate attention, à six bagnards que l'on avait choisis parmi ceux que l'on qualifiait intellectuels, notre chef d'équipe crut très spirituel de nous encourager en ces termes : « Ne faites donc pas les dégoûtés! Il paraît que cela porte bonheur ».

En ce qui me concerne, il n'aurait pu mieux dire.

En effet, au cours de la matinée, un sergent parcourut tout le camp en criant tout haut :

« Le numéro matricule 196! », le seul indice de mon identité dans cette cohorte anonyme. Et comme, absorbé par ma besogne, je ne mettais pas de hâte à répondre à cet appel, notre chef d'équipe, m'arrachant des mains le seau de vidange, me dit, avec le sourire: «Ne mettez donc pas tant de conscience professionnelle dans ce vilain travail. Répondez vite. On va vraisemblablement vous libérer. »

De fait, de tous les côtés, bravant les consignes de silence, des détenus accouraient vers moi, le visage épanoui, heureux de ma propre allégresse et désireux de me passer à la dérobée quelque message oral pour leur famille dont ils allaient demeurer séparés, pour de longs mois, si pas pour toujours.

Je ne pouvais croire à tant de félicité. Mais quand le plus brutal de nos geôliers vint me saisir par la peau du cou et me coller à la muraille en ajoutant que je devais y rester immobile pendant une heure et demie, je fus fixé. C'était le protocole usité des libérations qui se déroulait.

Pendant les premières minutes de cette station pétrifiée, je demeurai hébété, la tête vide, comme écrasé sous l'événement libérateur auquel je ne pouvais croire.

Puis, l'âme inondée d'une joie éperdue, je me demandai comment j'allais tromper ma

fébrile impatience pendant les six quarts d'heure de cette immobilité forcée. Et j'entrepris de reconstituer, pour moi seul, en chantonnant et en sifflotant, la fresque lyrique du troisième acte des « Maîtres chanteurs ».

J'en étais au quintette précédant le départ pour le concours du « Preislied » quand je fus tiré de ma rêverie musicale par une pression de mains, douce comme une caresse et une apostrophe verbale pleine d'aménité. Quelle voix amicale m'adressait cette question : « Dites-moi, quel âge avez-vous donc? »

Comme je me retournais pour voir qui me parlait ainsi, je vis devant moi le terrible lieutenant qui changea de ton et d'expression, me cravacha le visage de sa paire de gants et me hurla à la face : « Est-ce qu'on parle à un officier sans tirer son bonnet de police et se mettre au garde à vous? »

Et comme je répondais que je n'avais vraiment pas, mais là vraiment pas reconnu sa voix, il éclata en jurons et ajouta qu'il allait se faire reconnaître. Et, saisissant sa chambrière, tel un écuyer de cirque menant sa troupe chevaline, il m'obligea à faire par trois fois, au petit pas de course, le tour de l'arrière-cour, sans oublier de me caresser au passage et au bas des reins d'une série de coups de fouet.

Puis, il me mena au vestiaire où il accorda cinq minutes au petit tailleur juif préposé à notre garde-robe de civils, pour faire du forçat militarisé que j'étais un pékin présentable.

Mes vêtements civils, sortis du sac où on les avait empilés, étaient dans un piteux état. Le prisonnier-tailleur préoccupé de mon esthétique vestimentaire s'obstinait à donner à mes défroques un aspect présentable. Il voulait recoudre des boutons arrachés et gratifier mon pantalon d'un repassage lui donnant un pli impeccable.

Mais le temps pressait, et j'avais hâte de quitter ces lieux maudits. D'autant qu'au bout de cinq minutes on vint me chercher pour me conduire au bureau, aux fins de la levée d'écrou. Ce fut un peu plus qu'une banale formalité. Autour d'une table en fer à cheval, cinq officiers se trouvaient alignés et me considéraient comme une bête curieuse.

Celui qui les commandait me fit remettre mes papiers et mon argent et m'annonça qu'on allait me libérer. Mais à la condition préalable de signer une déclaration par laquelle je m'engageais, sous peine d'être réintégré dans le bagne, de ne me livrer à aucune action politique et de ne rien révéler de nos conditions d'existence au fort de Breendonck. Je signai cette déclaration, sans

hésiter. Nos oppresseurs m'avaient appris à connaître la valeur d'un chiffon de papier. J'aurais, du reste, pour échapper à cet enfer, signé tout ce qu'on voulait.

Les officiers poussèrent l'ironie jusqu'à me demander si je m'étais plu en ce charmant séjour et ce que je pensais de la nourriture. Comme je leur répondais sur le même ton par ce simple vocable « weinig, sehr weinig » (peu, très peu), tous ricanèrent et l'un d'eux me dit : « Bah, c'était une bonne cure d'amaigrissement! » Je n'avais, en effet, perdu que quarante kilos.

Les officiers se consultèrent ensuite à voix basse, comme des juges s'interrogent avant de rendre leur jugement et je perçus ce simple verbe : « schleussen » (écluser).

J'en conclus qu'un nouvelle épreuve m'attendait et qu'on allait sans doute m'écluser pour me faire passer de la lourde atmosphère du bagne à l'air vivifiant de la liberté.

Puis, l'on me conduisit en compagnie d'un autre prisonnier « libéré » vers un cachot privé d'air et de lumière, où je demeurai claustré pendant une heure. Non sans avoir passé par le sinistre réduit où, s'accrochant aux barreaux de leurs cages, tels des fauves exhibés au jardin zoologique, vivaient les prisonniers voués à l'incarcération dure.

C'étaient les mêmes infortunés que nous voyions parfois passer par la cour, rivés à une même chaîne et traînant leurs boulets de fonte.

Quand, au bout d'une heure, nous sortîmes de cet affreux réduit, on nous fit passer devant tous les officiers qui nous considéraient avec des sourires dont nous ne soupçonnions pas l'ironie. Nous prenions ces sourires pour une dernière manifestation de satisfaction d'être débarrassés de nous, et nous étions loin de nous douter que nos bourreaux se moquaient de la fausse joie qu'ils nous avaient procurée par un simulacre de libération.

Car ils avaient joué une odieuse comédie. Nous ne l'apprîmes que trop tôt. A peine avions-nous traversé l'obscur tunnel passant sous le fort, le pont enjambant le fossé de ronde et l'enceinte de fils barbelés ceinturant le fort, que nous nous trouvâmes en présence d'un officier nous priant de prendre place dans une auto stationnant devant l'entrée du fort et le dialogue suivant s'engagea :

— Montez dans la voiture.

— Non, merci, je préfère retourner à pied.

— Où donc?

— Mais chez moi, voyons. Je viens d'être libéré.

— Libéré, vous? Vous croyez qu'on libère des bandits de votre espèce?

Et ponctuant son injure d'un coup de pied, il nous fit monter dans l'auto qui, en triple vitesse, me ramena à Bruxelles et me déposa devant le porche d'entrée de la prison de Saint-Gilles,

Je n'avais fait que changer de prison. Mais le changement représentait pour moi le passage de l'enfer au purgatoire.

J'y passai encore huit longues semaines, dans ce purgatoire, enfermé à raison de trois prisonniers par cellule, avec un jeune condamné à mort, qui attendait sa fin tragique avec un admirable stoïcisme, et en compagnie d'un pauvre dément, allemand de nationalité, et que des officiers avaient ramassé à peine vêtu, sans argent et sans papiers, sur les routes de France.

Ou bien encore, je vécus ces huit semaines dans le déprimant et accablant isolement de la mise au secret.

Toujours dans l'illusoire attente d'un interrogatoire qui ne vint jamais et d'une inculpation quelconque contre laquelle j'aurais pu me défendre.

Je n'entreprendrai pas de faire, à cette place, le récit de cette incarcération qui ne me parut pénible que parce qu'elle semblait

ne pas devoir prendre fin et parce que je n'étais pas fixé sur mon sort.

Cette vie de prisonnier n'était en somme pas plus dure que le sort infligé aux milliers de patriotes qui passèrent ainsi quelques mois, voire quelques années, dans les geôles allemandes.

Si ma détention prit un jour fin, bien inopinément, car on s'attendait à me voir envoyer en Allemagne, je le dus sans doute à quelque vieille bronchite qui, m'accablant depuis quelques années et qui, au régime déprimant que j'avais subi à Breendonck, tournait à la pneumonie.

Mais que l'on juge de ma surprise joyeuse quand, vers la mi-septembre, alors que je désespérais d'être libéré avant longtemps, je vis pénétrer dans ma cellule le sous-officier autrichien qui, pendant toute ma détention à Saint-Gilles, quand il était certain de n'être pas surveillé, ne cessait de me prodiguer des encouragements.

— J'en ai assez, dit-il, de vous entendre tousser jour et nuit. Ici à Saint-Gilles, il n'y a pas d'infirmerie où l'on peut vous soigner. On va vous traiter à l'hôpital militaire ou bien à votre domicile.

— J'aimerais tout autant être soigné chez moi.

— Cela pourrait bien se faire, dit-il en clignant des yeux pour un signe d'intelligence que je n'eus pas de peine à comprendre.

Deux heures après, non sans avoir subi d'interminables formalités de levée d'écrou, véritable celle-là, je me trouvai sur le pavé de la placette précédant la prison de Saint-Gilles, étourdi, désemparé, n'arrivant pas à réaliser l'inneffable bonheur que la liberté retrouvée me procurait.

Cette liberté demeurait du reste menacée, car je dus comparaître par deux fois devant la Gestapo.

L'officier qui devait rendre ma libération définitive consentit enfin à me montrer mon dossier. Il ne me fit voir aucun document d'accusation, mais toute une série de requêtes émanant de personnalités influentes attestant ma parfaite innocence.

En compulsant ces documents l'officier me dit :

— Toutes ces recommandations ne prouvent qu'une seule chose, à savoir que vous êtes un homme très influent et très important dans votre pays. (C'est lui qui parlait ainsi.) Dans votre situation on doit être pour nous ou contre nous. Si vous êtes contre nous, on vous enverra en Allemagne, et ce sera pour le restant de vos jours. Et surtout, ajouta-t-il,

ne vous avisez pas d'être « attentiste », car nous aurons l'œil sur vous.

Je lui répondis :

— A l'âge que je porte et dans l'état où je me trouve, on n'attend plus qu'une chose : la mort!

Cette parole sembla l'émouvoir, mais il se ressaisit aussitôt et il me congédia avec force menaces pour l'avenir.

Je pourrais arrêter là mon récit, puisque j'ai promis en préludant de ne raconter, avec le scrupuleux respect de la vérité et sans souci d'exagérer et de dramatiser les choses, ce que mes yeux ont vu, ou du moins ce que j'ai enduré personnellement.

LE CAMP DES TORTURES

C'est à la fin de l'été 1941 que le cauchemar de mon séjour à Breendonck cessa. Je partis de là avec l'impression d'avoir touché le fond de la souffrance humaine. Et pourtant le labyrinthe de ce jardin des supplices devait, par la suite, s'étendre et se développer dans d'effroyables proportions.

Ce n'est pas pour rien qu'on nous avait enchaînés à cette tâche d'esclaves, consistant à raser les talus à la bêche, à arracher des moellons à leur gangue d'argile et de sable, à pousser les wagons emplis de terres, à niveler en quelque sorte les tertres pour mettre à nu, tels des menhirs bordant une colossale chaussée des géants, les monolithes de béton érigeant, sur la plaine déblayée, leurs durs et inutiles bastions.

Ces travaux préparatoires, qui duraient plus de deux ans, devaient permettre la construction de nouvelles casemates pour cueillir des contingents quintuplés de nouvelles victimes. Car, à mesure que l'occupation teutonne ployait nos populations sous sa main de fer,

les incarcérations à Breendonck augmentaient avec une odieuse progression.

C'est par milliers que l'on peut chiffrer le nombre de nos infortunés compatriotes qui passèrent par ce bagne. S'il en est quelques-uns qui purent être libérés, non sans avoir été « éclusés », comme cela m'arriva, dans d'autres maisons de force, au régime moins cruel, un grand nombre d'entre eux furent dirigés vers les camps de concentration de l'Allemagne, pour n'entrevoir leur libération qu'à la fin de la guerre ou pour mourir d'épuisement, de privations, de maladie ou de sévices, meurtris, sur la terre étrangère.

Mais la mort rôdait sans cesse autour des enmurés de Breendonck. Au temps où j'y étais, on signalait en moyenne trois décès par semaine. Pour emporter ces dépouilles humaines hors du camp — car il arrivait encore que l'on rendait les corps à la famille des défunts — des forçats-menuisiers confectionnaient des cercueils de réserve dont on retrouva toute une collection quand les geôliers allemands prirent la fuite à la suite de leur armée en déroute.

Mais d'autres forçats décédés, exécutés ou assassinés demeurèrent sans sépulture décente — notamment de nombreux prisonniers juifs — et l'on trouve dans le camp un énorme

tertre sous lequel des malheureuses victimes non dénombrées et non identifiées dorment, toutes nues, de leur dernier sommeil.

Les locaux nouvellement érigés ne devaient pas seulement servir à héberger l'extraordinaire surcroît des détenus amenés en surnombre.

Après quelques courtes périodes d'accalmie, suivant des interventions médicales, les bourreaux rivalisèrent dans l'abominable surenchère de la cruauté et de la férocité.

On leur adjoignit des équipes de « noirs », qui s'étaient fait un jeu de dépasser en horreurs tout ce que leurs maîtres et instructeurs recrutés dans la soldatesque hitlérienne leur avaient enseigné.

Nous connaissons déjà, pour avoir entendu les gémissements et les lamentations qui perçaient les murs, la terrifiante réputation du réduit des cachots où l'on châtiait ceux qui subissaient la « schwer haft » — la détention dure — parce qu'ils avaient enfreint les règlements ou refusé de dénoncer leurs prétendus complices.

Mais il fallait perfectionner la technique de la torture.

Parmi les constructions nouvelles, on érigea donc les étroites cellules, à peine grandes comme deux cabines téléphoniques accou-

plées, où l'on enfermait les prisonniers mis au secret. On aménagea dans des cachots, pareillement étroits, des réduits pour les femmes prisonnières.

La couchette de ces malheureuses était constituée par une étroite banquette de bois où, sans literies et sans draps, elles devaient s'allonger aux heures obligatoires. De l'extérieur, une manivelle permettait aux geôliers de renverser la banquette et de la dresser contre le mur afin d'empêcher les prisonnières de s'asseoir pendant la journée et de les contraindre au supplice de rester debout pendant de longues heures d'inaction.

Un pareil sort était réservé aux détenus trop âgés, trop débiles ou trop malades pour subir la contrainte des travaux forcés et qui devaient, douze heures durant, rester debout, en posture immobile du garde-à-vous, à peine de se voir écraser les orteils par les soldats de garde qui les surprenaient à n'être pas à l'alignement.

Mais la vision la plus horrifiante est et demeurera celle de la salle des supplices où tout un appareillage diabolique évoquait les chambres où les tortionnaires de l'inquisition infligeaient la « question » à leurs victimes. On y voyait — et l'on peut encore y voir — les treuils qui soulevaient les infortunés mis

au supplice, les bancs de torture où on leur écartelait les membres et le mince filet d'eau par où s'écoulait le sang des victimes de ces monstrueuses exactions.

Sur une esplanade sont figés dans la terre les poteaux d'exécution des prisonniers que l'on fusillait, et à l'extrémité de la plaine s'érige un large échafaud hérissé de trois potences. Quand on avait passé le collier de chanvre au cou des condamnés une trappe s'ouvrait sous leurs pieds et la strangulation s'ensuivait. C'est de la sorte que furent exécutés les trois patriotes justiciers du traître et forban de plume Colin.

On a peine à s'imaginer pareils forfaits de barbarie. Il faut l'avoir vu pour croire à de semblables procédés de sadisme dans la cruauté. Mais nous avons vu et nous espérons que des générations entières verront après nous. Non pas seulement pour éterniser des sentiments de légitime et nécessaire vindicte.

Un officier anglais, que je conduisis récemment au camp de la famine et de la cruauté, me dit, en conclusion de cette vision dantesque : « J'espère bien que l'on amènera ici les membres de notre Chambre des Communes, avant qu'ils aient à se prononcer sur les conditions de paix à imposer à l'Allemagne hitlérienne vaincue. »

Ce n'est pas seulement pour les négociateurs de la paix à venir que cette visite sera instructive et salutaire.

C'est au peuple tout entier que l'on doit donner cet enseignement civique, afin que son indignation et sa répulsion horrifiées puissent juger l'idéologie et les systèmes totalitaires de dictature qui ne peuvent s'établir et se maintenir que par d'aussi abominables attentats à la liberté, à la dignité et à la vie humaines.

Si ces modestes pages, inspirées par cette indignation et par cette répulsion, peuvent contribuer à nourrir ce sentiment, mon but aura été atteint.

TABLE

Préambule 7
Capturé 15
L'enfer 25
Le forçat 196. 31
La chambrée 7 39
Meurtres 55
Les bourreaux 63
Le camp de la famine 81
Coups, blessures et... la suite . . . 95
Hygiène 109
Jours de fêtes et nuits sanglantes . . 117
Après l'enfer, le purgatoire 131
Libéré! 141
Le camp des tortures. 151

1306 — V. F